101

PQ
2197
B4M36

1488

Edouard PATIGNY
38, Rue du Béguinage
BRUXELLES

M'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le 22 janvier 1901.

PAUL BILHAUD & MAURICE HENNEQUIN

M'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PARIS. — I

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

27, RUE DE RICHELIEU

ET

16, RUE MOLIÈRE

1901

Droits de reproduction, de traduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Entered according to act of Congress, in the year 1901 by P.-V. Stock, in the office of the Librarian of Congress at Washington.

LIBRARY
JAN 9 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2197
B4 M36

AU DIRECTEUR

DU THÉATRE DU « PALAIS-ROYAL »

A

MAURICE CHARLOT

qui a eu foi en cette pièce et l'a montée avec un soin tout délicat dont nous lui sommes particulièrement reconnaissants.

P. B. & M. H.

PERSONNAGES

HUBERT GRISOLLES	MM.	RAIMOND.
MONTUREUX		BOISSELOT.
MAXIME DE THORCY		GORBY.
GASTON CHATEAU		MAUREL.
JOSEPH		GAREL.
ANTOINETTE	Mmes	CHEIREL.
HÉLÈNE		AUBRY.
FRANCINE		BARROT.
ROSE		VAILLET.

1er acte. — Chez Hubert Grisolles.
2e acte. — A Cabourg.
3e acte. — Chez Montureux.

M'AMOUR

ACTE PREMIER

Chez Hubert Grisolles.

Une garçonnière élégante. Au fond, côté gauche, porte donnant sur l'antichambre. Lorsque cette porte est ouverte, on aperçoit l'antichambre et, au fond, la porte donnant sur l'escalier. Au fond, de face et à gauche, porte donnant sur l'appartement. A droite de la porte un bouton de sonnette électrique. Au fond, à droite, une fenêtre. A gauche, premier plan, porte donnant dans le fumoir. A droite, premier plan, porte donnant dans la chambre à coucher. Entre la porte du fond et la fenêtre un petit meuble. A droite, deuxième plan, une cheminée avec vases. Au milieu de la scène une petite table à deux tablettes superposées. Sièges. A droite, en scène un petit canapé sans dossier, petits meubles, étagères, etc...

SCÈNE PREMIÈRE

HUBERT, puis FRANCINE.

La scène est vide. Hubert entre, venant du dehors. Il porte une brassée de fleurs. Aussitôt entré, il sonne. Francine paraît de droite, deuxième plan.

FRANCINE.

Ah ! c'est monsieur.

HUBERT.

Oui, Francine, c'est moi. Mais quand je rentre, mon enfant, il est inutile de vous écrier chaque fois : « Ah ! c'est monsieur !... » Je le sais bien que c'est moi ! Tenez, débarrassez-moi de ces fleurs... prenez mon chapeau et donnez-moi mon veston et mes pantoufles.

FRANCINE.

Oui, monsieur.

Elle pose les fleurs sur la cheminée et sort à droite en emportant le chapeau.

HUBERT, seul, ayant regardé par la fenêtre.

Quel temps ! quel sale temps ! On est bien chez soi ! surtout quand il pleut.

Il commence à enlever sa jaquette, Francine rentre avec un veston et des pantoufles très coquettes. Elle aide Hubert à mettre le veston. Il s'assied sur le fauteuil de gauche et Francine lui enlève ses bottines.

HUBERT.

Il n'est venu personne, pour moi ?

FRANCINE

Si, monsieur, j'oubliais... trois messieurs.

HUBERT, étonné.

Tiens ! je n'attendais personne... Vous avez leurs cartes ?

FRANCINE.

Non, monsieur ; je la leur ai demandée et ils m'ont répondu que c'était inutile... qu'ils venaient voir le vase japonais.

HUBERT, sans comprendre.

Voir le vase japonais ? Quel vase japonais ?

FRANCINE.

Je ne sais pas, monsieur... Ils m'ont bien dit le nom de monsieur, M. Hubert.

HUBERT.

Ce n'est pas un nom, Hubert, c'est un prénom. Je m'appelle Hubert Grisolles. Et tous les trois venaient pour le vase japonais ?

FRANCINE.

Tous les trois.

HUBERT.

Ensemble, alors ?

FRANCINE.

Non, non, séparément.

HUBERT.

Ça, par exemple, c'est encore plus extraordinaire !... Et alors ?

FRANCINE.

Alors, j'ai répondu qu'il n'y avait personne. Ils ont dit qu'ils reviendraient demain.

HUBERT, renonçant à comprendre.

C'est bien.

Il se lève.

FRANCINE.

Alors, monsieur est content de moi ?

HUBERT.

Mais oui !

FRANCINE.

Oh ! tant mieux, monsieur.

HUBERT, allant s'asseoir sur le canapé.

Ah ! dites-moi, Francine. Quand je vous ai engagée à mon service, il y a quelques jours, je vous ai prise

sur votre bonne mine, car, autant que possible, je veux autour de moi des visages agréables.

FRANCINE, flattée.

Oh ! monsieur !

HUBERT.

Chez qui étiez-vous avant d'entrer chez moi ?

FRANCINE.

Chez madame de Saint-Gui... une dame seule.

HUBERT.

Ah !... Et pourquoi l'avez-vous quittée la dame seule ?

FRANCINE.

A cause de monsieur.

HUBERT.

De moi ?

FRANCINE.

Non, du monsieur de la dame seule.

HUBERT.

Ah ! bon ! Vous ne lui plaisiez pas ?

FRANCINE.

Je lui plaisais trop.

HUBERT.

Et ça ne vous a pas tentée ? C'était une occasion, ça.

FRANCINE.

Je sais bien, monsieur, mais il était vraiment trop vieux.

HUBERT, riant.

Ah ! bon, vous êtes franche, au moins.

FRANCINE.

Alors, je plais à monsieur ?

HUBERT.

Mais oui, et si, comme j'en suis persuadé, vous plaisez également à madame. . .

FRANCINE, vivement.

A madame ? Je croyais que monsieur vivait seul.

HUBERT.

Seul... quelquefois.

FRANCINE, un peu tristement.

Ah !

Elle soupire, puis met les fleurs dans le vase.

HUBERT, se levant.

En dehors de cela, et en ce qui me concerne, votre service sera très simple et peu fatigant. Je déjeune et je dîne à peu près tous les jours dehors, au cercle, ou ailleurs, vous n'aurez donc qu'à mettre un peu d'ordre ici, à brosser mes vêtements, à faire mon lit, et, pour éviter dès maintenant tout malentendu entre nous, je ne vous demanderai jamais de m'aider à le défaire. C'est compris ?

FRANCINE, après un petit temps.

Je regrette, monsieur.

HUBERT.

C'est très gentil de votre part, Francine, mais il ne faut pas vous entretenir dans ces idées-là, mon enfant.

FRANCINE.

Bien, monsieur.

HUBERT.

Ah ! n'oubliez pas de préparer des biscuits et du Porto.

FRANCINE.

Oui, monsieur.

Elle sort à droite en emportant les vêtements.

HUBERT, à lui-même, écoutant.

Une voiture !... (Allant à la fenêtre.) Ce doit être elle. (Regardant.) Oui... (Examinant le ciel.) Ah ! non ! non ! C'est vraiment un temps à ne pas mettre un pauvre chien dehors... (A Francine qui reparaît.) Allez ouvrir.

FRANCINE.

On n'a pas sonné, monsieur.

On sonne.

HUBERT.

Non, mais on sonne.

FRANCINE, à part.

C'est elle ! Je suis curieuse de la voir.

Elle sort par la porte de l'antichambre. Resté seul un instant, Hubert se regarde dans la glace, tire une brosse de sa poche et relève sa moustache.

SCÈNE II

HUBERT, ANTOINETTE, FRANCINE.

Antoinette entre en tenant un parapluie qu'elle secoue, elle est de très mauvaise humeur.

HUBERT, allant à elle.

Vous?

ANTOINETTE.

Quel temps ! quel temps ! Non ! non ! tant qu'à faire un temps pareil, il vaudrait mieux qu'il n'en fasse pas du tout !

Elle donne son parapluie à Francine.

HUBERT.

C'est ce que je me disais en vous attendant.

ANTOINETTE, s'asseyant à gauche.

Mais moi, je me le disais bien davantage en venant. Voulez-vous faire payer mon cocher ?

HUBERT.

Descendez, Francine.

FRANCINE.

Combien faut-il lui donner, madame ?

ANTOINETTE.

Une course, trente-trois sous.

FRANCINE, à part.

Trois sous de pourboire, seulement ; c'est pas une cocotte !

Elle sort par la porte de l'antichambre avec le parapluie d'Antoinette.

HUBERT, s'approchant d'Antoinette, et l'embrassant.

Bonjour, vous !

ANTOINETTE, maussade, se levant.

Bonjour.

HUBERT.

Comme tu me réponds, Antoinette ! Qu'est-ce que tu as ?

ANTOINETTE, allant à la cheminée.

J'ai, j'ai, que je suis gelée, parbleu !

HUBERT.

Ma pauvre Toinon !

ANTOINETTE, regardant la cheminée.

Il n'y a pas de feu ! Au mois d'avril, d'un temps pareil ! Et tu m'attendais ! C'est charmant.

HUBERT.

Du feu, il y en a dans la chambre. (Voulant l'entraîner.) Viens !

ANTOINETTE.

Non, aujourd'hui, je suis un peu pressée, je n'ai pas le temps.

HUBERT, avec un baiser sur le cou.

Ça te réchauffera.

ANTOINETTE, se dégageant.

Non, non. (Tout à coup, comme se rappelant quelque chose.) Ah! le cocher! Rappelle le cocher! Va donc! (Hubert fait un pas vers la porte.) Par la fenêtre! Vite! vite!

HUBERT, allant à la fenêtre.

Bien, bien.

Il ouvre la fenêtre et se penche en dehors.

ANTOINETTE.

Il est encore là?

HUBERT.

Il s'en va.

ANTOINETTE.

Appelle-le.

HUBERT, au dehors.

Psst! Psst!... oui, vous!... Attendez! attendez! (Refermant la fenêtre.) Il attend.

ANTOINETTE, à Francine qui rentre.

Redescendez vivement, j'ai oublié un petit paquet dans la voiture.

FRANCINE.

Bien, madame.

Elle sort.

ANTOINETTE, lui criant.

Et faites attention, c'est très fragile!

HUBERT.

J'ai eu peur, j'ai cru que tu voulais déjà repartir.

ANTOINETTE.

Ma foi, pour être reçue avec cette chaleur ! (s'enveloppant en frissonnant dans son manteau.) Brrr !... Si je n'attrape pas une fluxion de poitrine, j'aurai de la chance !

HUBERT.

C'est la faute de ma nouvelle femme de chambre, elle ne sait pas encore très bien.

ANTOINETTE.

Il fallait le lui dire, mon ami.

HUBERT.

Je viens de rentrer.

ANTOINETTE.

Il fallait rentrer plus tôt.

FRANCINE, reparaissant avec un petit paquet.

Voici le petit paquet, madame.

ANTOINETTE.

Merci, mettez-le là-bas.

Francine va déposer le paquet sur le petit meuble au fond.

HUBERT.

Qu'est-ce que c'est ?

ANTOINETTE.

Rien, une acquisition que j'ai faite en route... pour me réchauffer.

HUBERT, à Francine.

Allumez le feu vivement !... (sévère.) Et une autre fois, n'est-ce pas, tâchez de ne pas l'oublier.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas sa faute à cette fille, si on ne lui a rien dit. Il faut être juste, mon ami.

HUBERT, bas, gaiement.

Ne me fais pas une scène devant elle.

ANTOINETTE.

D'où vient-elle, cette fille-là ? Comment s'appelle-t-elle ? Tu pourrais me la présenter au moins.

HUBERT, à Francine qui pendant ce temps a allumé le feu.

Francine ?

FRANCINE.

Monsieur ?

HUBERT.

Approchez. (A Antoinette.) Ma chère amie, je vous présente Francine, votre nouvelle femme de chambre.

ANTOINETTE, l'examinant.

Voyons un peu... Quel âge aviez-vous l'année dernière ?

FRANCINE, suprise.

L'année dernière, madame ?... dix-huit ans.

ANTOINETTE.

Et cette année ?

FRANCINE, décontenancée.

Aussi.

ANTOINETTE, riant.

Eh bien, continuez, Francine... Qu'est-ce qu'il fait, votre amoureux ?

FRANCINE.

Je n'en ai pas.

ANTOINETTE.

Oh ! à dix-huit ans... (A Hubert avec compassion.) Elle n'a pas, à son âge...

FRANCINE.

Je ne sais pas comment cela se fait, je ne plais qu'aux vieux.

ANTOINETTE.

Parce que vous êtes jeune... ça se passera... (A Hubert.) Elle est jolie. (A Francine.) Il faudra avoir un amoureux, mon enfant.

FRANCINE, étonnée.

Ah ! madame veut ?

ANTOINETTE.

Pour rester ici, c'est indispensable.

FRANCINE.

Je chercherai, madame.

ANTOINETTE.

A la bonne heure.

HUBERT.

C'est bien, Francine. (Francine va arranger les fleurs dans les vases de la cheminée, à Antoinette, bas.) Pourquoi veux-tu qu'elle prenne un amant ?

ANTOINETTE, à Hubert.

Parce que c'est plus convenable... quand on est chez un homme seul. (Sourire d'Hubert.) Ah ! mais ! sans compter qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut bien que l'eau finisse par passer sous un pont ! (Enlevant son manteau.) Ah ! je commence à me réchauffer.

HUBERT, l'aidant et apercevant son corsage.

Ah ! Ah !

ANTOINETTE.

Quoi ?

HUBERT.

Tu avais raison, aujourd'hui on sera sérieux.

ANTOINETTE, défait son chapeau.

A quoi vois-tu ça !

HUBERT.

A ton corsage... Chaque fois que tu le mets, celui-là, je suis fixé tout de suite... Aux cent mille agrafes! .. C'est le corsage de l'abstention.

ANTOINETTE, lui donnant son chapeau.

Il faut bien que j'en aie un pour les jours où j'ai besoin de causer tranquillement avec toi de choses sérieuses.

HUBERT, la regardant.

Ah ! ah ! (A Francine, et lui donnant le chapeau et le manteau d'Antoinette.) Portez tout cela par là, et laissez-nous, Francine.

ANTOINETTE.

Quand je sonnerai, ce sera pour le lunch.

FRANCINE, prenant les affaires en examinant Antoinette.

Bien, madame. (A part.) Y a pas à dire, c'est une femme chic !

Elle entre à droite, premier plan.

SCÈNE III

HUBERT, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, s'asseyant sur le canapé et désignant une place près d'elle.

Assieds-toi. (Il s'assied et veut lui passer une main derrière la taille, elle l'en empêche.) Et ne plaisante pas, c'est très grave.

HUBERT.

Oh ! oh ! De quoi s'agit-il ?

ANTOINETTE.

Sais-tu ce que mon mari m'a annoncé aujourd'hui, à déjeuner?

HUBERT.

Non. Mais d'abord, comment va-t-il, M. Montureux?

ANTOINETTE, agacée.

Je te préviens, Hubert, la première fois que tu me poses encore cette question, je te donne une gifle.

Elle fait le geste.

HUBERT, prenant une pose.

Eh bien! frappe, je t'écoute!

ANTOINETTE, riant malgré elle.

Tu es idiot!

HUBERT.

Tu m'insultes? Tiens!

Il veut l'embrasser.

ANTOINETTE, se dégageant.

Laisse-moi!... Tu m'exaspères avec ton habitude de me demander des nouvelles...

HUBERT.

Ce n'est pas une raison, parce que je ne connais pas ton mari, pour ne pas m'informer de sa santé.

ANTOINETTE.

Il va très bien, là! Es-tu content?

HUBERT.

Très... Et qu'est-ce qu'il t'a annoncé aujourd'hui?

ANTOINETTE.

Tout simplement que cette année, contrairement aux années précédentes, nous ne passerons pas l'été à Ville d'Avray.

HUBERT.

Où ça, alors? à Saint-Cloud?

ANTOINETTE.

Non plus... à Cabourg.

HUBERT, ouvrant de grands yeux.

A Cabourg?! Mais c'est absurde! Ville d'Avray, au moins, c'était très commode, à vingt minutes de Paris, tu pouvais continuer à venir ici... Mais Cabourg! c'est au diable!

ANTOINETTE.

Six heures de chemin de fer... rien que pour aller.

HUBERT.

Je ne peux pas te demander de venir tous les jours.

ANTOINETTE.

Je l'espère... Je t'aime bien, mais franchement, ça, non!

HUBERT.

Aussi, je ne te le demande pas.

ANTOINETTE, entre les dents.

Tout juste.

HUBERT.

Oh! Toinon!... Et combien de temps resterez-vous là-bas?

ANTOINETTE.

La saison... trois mois.

HUBERT.

Comment allons-nous faire pendant ces trois mois-là?

ANTOINETTE.

C'est justement pour nous permettre d'en parler que j'ai mis ce corsage-là aujourd'hui.

HUBERT.

Que veux-tu? Il n'y a qu'un moyen.

ANTOINETTE.

S'il est bon.

HUBERT.

Puisque tu ne pourras plus venir ici, moi, j'irai à Cabourg.

ANTOINETTE.

Et puis?

HUBERT.

Et puis, je louerai quelque chose là-bas et nous continuerons tranquillement à nous aimer, comme ici.

ANTOINETTE.

Nous aimer? à Cabourg?... Mais nous ne pourrons même pas nous y voir, à Cabourg!... Dame, je ne pourrai pas te recevoir chez moi, puisque mon mari ne te connaît pas, et tu ne t'imagines pas que je serai assez imprudente, à Cabourg, pour aller sonner à ta porte quand la plage est pleine de monde, que tout ce monde se connaît, s'observe, se jalouse et s'espionne! voyons?

HUBERT.

Je ne serais pas assez bête, non plus, pour habiter justement sur la plage... On peut trouver une petite maison plus loin du centre... dans les environs...

ANTOINETTE.

La banlieue... à quelques kilomètres... trois heures de route pour moi, à pied, aller et retour!... non, merci, je ne vais pas me reposer à la mer pour m'éreinter.

HUBERT, ennuyé.

Sapristi de sapristi! Nous étions si tranquilles!

ANTOINETTE.

C'est bien de ta faute, par exemple. Quand nous nous sommes connus, chez les Pontgirard, à Monte Carlo, où j'étais allée passer un mois, sans mon mari, quand nous nous sommes connus...

HUBERT.

Le jour où le 13 est sorti six fois! Le 9 avril!

ANTOINETTE.

Le 9 avril? (Changeant de ton tout à coup.) Ah! chéri!

HUBERT.

Quoi?

ANTOINETTE.

Voyons?... Nous sommes le combien, aujourd'hui?

HUBERT, cherchant.

Le 9 avril... (Comprenant.) Ah!

ANTOINETTE, lui tendant les bras.

Notre anniversaire! Ah! M'amour! Embrasse!

HUBERT.

Ma Toinon!... Un an déjà!

ANTOINETTE.

Et je t'aime encore!

HUBERT.

Moi aussi... Notre anniversaire!.. (Voulant l'entraîner vers la chambre.) Dis donc?

ANTOINETTE.

Non, je t'en prie, il faut que nous causions.

HUBERT.

Puisque tu as bien le temps de causer.

ANTOINETTE.

Mais je n'ai pas le temps de rire.

HUBERT.

Songe donc qu'un anniversaire n'arrive qu'une fois par an.

ANTOINETTE.

Demain... je te promets... demain...

HUBERT, se résignant.

Allons! A demain les affaires pas sérieuses.

ANTOINETTE.

Et puis, avec ce corsage-là, tu sais bien, c'est pas drôle!... Qu'est-ce que je disais?... Ah! oui!... Eh bien, à Monte Carlo, quand je t'engageais à te lier avec mon mari et que cette perspective n'avait pas l'air de te sourire, je t'ai dit : « Vous avez tort, j'ai une amie qui s'est trouvée dans notre cas et ils ont eu une foultitude d'embêtements. »

HUBERT.

Nous, jusqu'ici...

ANTOINETTE.

Mais nous y arrivons à la foultitude d'embêtements... Cabourg!... Finie la série à la rouge, nous attaquons la série noire et, quand on la tient, celle-là...

HUBERT.

On ne sait jamais quand il faut passer la main!... Voyons, voyons, voyons! il n'est pas possible qu'à nous deux nous ne trouvions pas un moyen...

ANTOINETTE, tranquillement.

Ne cherche pas, il n'y en a qu'un, c'est que tu connaisses mon mari. (Il ne répond pas. — Piquée.) Mais monsieur a là-dessus des principes... auxquels il ne faut pas plus toucher qu'aux principes de 89! Nous sommes en 1901, tu retardes.

HUBERT.

Ce n'est pas une question de principes, c'est... comment dirais-je?... c'est une question de tempérament; l'idée de tromper un homme qu'on connaît, à qui on serre la main, chez qui on dîne... moi, ça me gêne...

ANTOINETTE.

Et l'idée de ne plus me voir, elle ne te gêne pas, cette idée-là?

HUBERT.

Oh!

ANTOINETTE.

Dame!... Allons!... n'en parlons plus! (Allant sonner.) Tu es bien comme les autres, va!

HUBERT, vivement.

Quels autres?

ANTOINETTE.

Les autres en général... Il ne te manque plus que de me faire une scène! (Au public.) Tous des égoïstes, tous!

Francine entre du fond avec un plateau garni qu'elle ne sait où poser.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANCINE.

HUBERT, à Francine, lui indiquant la petite table.

Ici... sur cette table... et la table là... (Il désigne une place près d'Antoinette qui est assise dans le fauteuil à gauche.) C'est très gentiment préparé, cela, Francine. On voit qu'on lunchait aussi chez la dame seule.

FRANCINE.

Oui, monsieur, tout le monde apportait quelque chose.

HUBERT.

L'impôt sur le premier venu.

Il remonte prendre une chaise au fond.

FRANCINE.

Est-ce que je puis me permettre une question à madame ?

ANTOINETTE.

Parlez.

FRANCINE.

C'est au sujet de mon amoureux... Quand j'en aurai un, madame trouverait-elle un inconvénient à ce qu'il vienne me voir ici ?

ANTOINETTE.

Du tout, à moins que monsieur...

HUBERT.

Moi non plus.

FRANCINE.

Oh ! tant mieux ! Parce que j'ai remarqué que les hommes, quand on va chez eux, à domicile, ils ne vous prennent pas au sérieux.

ANTOINETTE.

Vous avez raison, Francine.

FRANCINE.

Tandis qu'en les recevant chez soi...

HUBERT, *agacé, la congédiant.*

C'est bien, c'est bien, allez, Francine.

Il s'assied près de la table.

FRANCINE.

Oui, monsieur.

Elle sort par le fond.

SCÈNE V

HUBERT, ANTOINETTE.

Antoinette trempe mélancoliquement un biscuit dans son verre.

ANTOINETTE.

Décidément la vie est bien la même pour tout le monde ! Ainsi, Francine, elle aussi, trouve des inconvénients à aller, comme elle dit, à domicile.

HUBERT.

Tu ne vas pas te comparer à...

ANTOINETTE.

Non... (Avec intention.) D'abord, elle n'est pas mariée, elle.

HUBERT, agacé.

C'est curieux que tu ne veuilles pas admettre les scrupules que j'éprouve à faire la connaissance de ton mari.

ANTOINETTE.

Je t'admire avec tes scrupules ! Est-ce que tu t'imagines que je n'en ai pas aussi, moi, des scrupules? Et même des remords? Oui, monsieur, des remords !

HUBERT.

Ce n'est pas parce que je connaîtrais ton mari que tu en aurais moins.

ANTOINETTE.

Je te demande pardon... ils seraient partagés!... Tu es vraiment trop égoïste!...

HUBERT.

Encore un biscuit?

ANTOINETTE.

Non, merci... Tu as de la chance d'avoir affaire à une femme comme moi. J'en connais qui, à ma place, agiraient d'une façon bien simple : elles ne reviendraient plus.

HUBERT.

Ah! non!

ANTOINETTE.

Enfin, si je ne revenais plus cependant?

HUBERT.

J'irais te chercher.

ANTOINETTE.

Chez moi, n'est-ce pas?

HUBERT, penaud.

C'est vrai!

ANTOINETTE, l'imitant moqueusement.

C'est vrai!... Gros malin!

HUBERT, l'attirant sur ses genoux.

J'aime quand tu te moques de moi.

ANTOINETTE, laissant aller sa tête sur l'épaule d'Hubert.

Si j'insiste tant, m'amour, si je t'ennuie ainsi, ce n'est pas pour mon plaisir... ou plutôt si... et pour le tien aussi... (Avec reproche.) Et la seule chose que je t'aie jamais demandée!

HUBERT.

Ecoute, ma petite Toinon, veux-tu que je sois franc?

ANTOINETTE, boudeusement.

Non, tu vas me raconter des blagues.

HUBERT.

Je parle sérieusement. Ce qui m'effraie aussi dans ce que tu me demandes, c'est le bouleversement que cela va apporter dans notre existence.

ANTOINETTE, ironique.

Dans la tienne surtout.

HUBERT.

Dans la tienne aussi.

ANTOINETTE, avec une pointe de mélancolie.

La mienne! Ce ne serait pas un mal, va! Tu n'as pas l'air de te douter du métier que tu m'imposes... surtout quand il fait des temps comme aujourd'hui... Pendant que tu étais bien tranquillement à l'abri, moi, je pataugeais dans la boue, désespérant de trouver une voiture.

HUBERT, l'embrassant.

Oh!

ANTOINETTE.

Et les combinaisons auxquelles tu m'obliges! Et les mensonges pour raconter les courses ou les visites que je suis censée faire, afin de pouvoir passer quelques moments avec toi? Tu n'apprécies pas les tracas que tu me causes, les dangers que je cours pour toi.

HUBERT.

Oh! si, mon coco, j'apprécie bien, va!

ANTOINETTE.

Tu apprécies, mais d'une façon plutôt calme. Et mes arrivées ici, mes peurs bleues d'être rencontrée dans ce quartier où je n'ai pas une relation! Et les

départs précipités de chez toi ! Oh ! les départs ! Non, tu ne sauras jamais à quel point ils sont cruels pour moi !

HUBERT.

Et pour moi donc !

ANTOINETTE.

Oh ! Tu es très à plaindre, toi ! Tu reprends, quand je suis partie, la tranquillité que tu avais avant que je n'arrive... Tu te reposes, toi. Tu n'es même pas obligé de te refaire une tête ; tandis que moi... il y a des jours surtout !... Au moment de nos séparations, c'est toi qui as le bon lot. Tout ce qui gâte mon bonheur augmente au contraire le tien ; tu restes dans une atmosphère de baisers dont je m'éloigne, moi. A mesure que l'heure avance, mon plaisir diminue par l'appréhension du départ. Quand tu me retiens sur la porte, tu savoures en égoïste les quelques instants que tu m'arraches, et ces mêmes instants que je t'abandonne sont autant de retards et d'ennuis qui me guettent à ma rentrée chez moi. La voilà mon existence à moi ; elle n'est pas toujours drôle !

HUBET.

Qui te dit que ce ce n'est pas précisément tout cela le bonheur ? tout cela que nous allons compromettre ?... Mais le bonheur, ma petite Toinon, c'est le danger couru... c'est le frisson éprouvé... c'est le mystère. . c'est le...

ANTOINETTE.

Non, ce n'est pas tout ça. Le bonheur, c'est d'être heureux ! Et bientôt, grâce à toi, nous ne le serons plus... Cabourg !...

HUBERT, avec ennui.

Oui, Cabourg !... C'est embêtant, Cabourg !

ANTOINETTE.

Cela devait arriver, mon pauvre ami. Nous nous aimons dans des conditions trop spéciales pour qu'elles ne nous créent pas sans cesse des difficultés. Ce qui serait très simple pour les autres, devient pour nous immédiatement très compliqué. C'est fatal. Nous n'avons pas la prétention, à nous deux, d'avoir inventé l'adultère, n'est-ce pas ?

HUBERT.

Non.

ANTOINETTE.

Il remonte assez loin pour qu'on ait eu le temps d'étudier ses habitudes, ses besoins, ses lois. Or, la première est que l'amant d'une femme mariée doit être l'ami du mari. (Se levant.) Tu comprends bien, mon chéri, qu'il n'en serait pas ainsi depuis des années et des années si on n'en avait pas reconnu l'absolue nécessité ? Un enfant de huit ans te dirait ce que je dis là.

HUBERT.

Sans doute, il y a du vrai dans ton raisonnement...

ANTOINETTE.

Puisque c'est la loi générale, pourquoi ne pas t'y soumettre? Tiens, il me revient une parole de mon père qui était magistrat... et qui me disait souvent... pas dans le même ordre d'idées : « Ma fille, on ne se met jamais impunément en dehors des lois !... » Cela a beau être mon père, il avait raison... (Lui chatouillant le cou.) Et tu es de son avis, au fond.

HUBERT.

Mais...

ANTOINETTE, plus insistante.

Tu verras, mon mari est un excellent homme, il

te plaira tout de suite, et toi, de ton côté, tu lui plairas aussi.

HUBERT, avec doute.

Oh !

ANTOINETTE.

Mais si !... Je vous connais assez bien tous les deux !

HUBERT.

Et si par hasard nous ne nous entendions pas du tout ?

ANTOINETTE, agacée.

Encore ? Tiens, sais-tu quel sera le résultat de ton entêtement à ne pas vouloir venir chez moi ? C'est que je finirai par me faire faire la cour par ceux qui y viennent, et, un beau jour, je te tromperai avec l'un d'entre eux, et tu ne le connaîtras pas non plus, celui-là.

HUBERT, vivement.

Ne dis pas cela !

ANTOINETTE, avec volubilité.

Si, si, si, et alors la vie ne sera plus tenable pour toi, car lorsque je ne viendrai pas ici, tu te diras : « Avec qui me trompe-t-elle ? » Quand j'y viendrai, tu te diras : « Avec qui m'a-t-elle trompé ? » Et quand je partirai, tu te diras : « Avec qui va-t-elle me tromper ? » Et tu seras furieux, et puis tu deviendras violent, et puis, moi, je serai très calme, et puis, tu finiras par me donner une gifle, et puis, je t'en rendrai deux, et puis je m'en irai, et puis tu ne me reverras plus, et puis, comme tu ne pourras pas venir me rechercher, tu resteras tout seul, et puis, tu seras malheureux, et puis tu pleureras, et puis moi je rirai, et puis voilà !

HUBERT, l'imitant.

Et puis... et puis... et puis, pour changer, moi, je finis toujours par faire ce que tu veux.

ANTOINETTE.

Vrai ? Tu consens?

HUBERT, soupirant.

Il le faut bien ! (Avec rage.) Cabourg !

ANTOINETTE, lui sautant au cou.

Ah ! M'amour, que je t'aime, va ! (Elle l'embrasse.) Et maintenant, occupons-nous tout de suite de la présentation.

HUBERT, se récriant.

Hein ? Mais laisse-moi le temps de respirer, de me faire à cette idée : demain, après-demain, dans quelques jours.

ANTOINETTE.

Non, non ! (Avec une gravité comique.) Ne remettez jamais au lendemain... (Gaiment.) C'est pour aujourd'hui !

HUBERT, ahuri.

La présentation ?

ANTOINETTE.

Oui, monsieur ! Oh ! tout est arrangé. (Geste d'Hubert.) J'étais si sûre que tu consentirais.

HUBERT.

Pour aujourd'hui ? Mais comment ? Où ?

ANTOINETTE.

Devine.

HUBERT.

Je ne sais pas, moi... Dans un musée ? (Frappé d'une idée.) A l'Opéra-Comique ?

ANTOINETTE.

Non... ici.

HUBERT, sursautant.

Chez moi ?

ANTOINETTE.

J'ai pensé que nous serions bien plus tranquilles que partout ailleurs.

HUBERT.

Tu es folle ! Sous quel prétexte ton mari viendrait-il chez moi ?

ANTOINETTE.

Je l'ai, le prétexte, et il est d'une simplicité !... Tu as le *Figaro* ici ?

HUBERT, étonné.

Le *Figaro* ? Le voilà.

Il le prend sur la tablette de dessous de la petite table.

ANTOINETTE, le prenant.

Tu ne lis jamais les annonces ?

HUBERT.

Jamais.

ANTOINETTE.

Tu as tort. (Lui désignant un endroit à la dernière page.) Tiens, lis celle-là.

HUBERT, lisant.

« On demande une bonne nourrice sèche...

ANTOINETTE.

Non, plus bas.

HUBERT, lisant.

« A vendre chez M. Hubert... (Parlé.) Tiens, mon prénom. (Lisant.)... « 38, rue Copernic... (Parlé, étonné.) Mon adresse ?... (Lisant.)... à l'entresol... un superbe

vase japonais. » — (Comme un souvenir qui lui revient.) Le vase japonais !

ANTOINETTE.

Mon mari est un collectionneur enragé,... c'est même sa seule passion... et dès que je lui montrerai cette annonce...

HUBERT, réfléchissant.

Mais qui est-ce qui a fait cette annonce-là? (Voyant qu'elle le regarde en riant et comprenant.) Ah ! c'est ?...

ANTOINETTE, fait signe que oui.

Qu'en dis-tu ?

HUBERT.

Ce que j'en dis?... C'est que ce vase-là, il est déjà venu trois personnes pour l'acheter !

ANTOINETTE.

Non ?

HUBERT.

Si !

ANTOINETTE, avec une joie folle.

Ah ! ça, c'est tordant !

HUBERT.

Dis donc, c'est très joli, ton annonce, mais... je n'en ai pas de vase japonais.

ANTOINETTE.

Aussi je t'en ai apporté un.

HUBERT.

Hein?

ANTOINETTE, allant chercher le petit paquet que Francine a déposé sur le meuble du fond.

Coucou !... Ah ! le voilà !

HUBERT.

Quoi ? Le petit paquet ? C'était ?...

ANTOINETTE, riant.

Et je l'oubliais dans la voiture ! Crois-tu !

HUBERT.

Où l'as-tu eu, ce vase ?

ANTOINETTE.

Au Louvre.

HUBERT.

Au Musée ?

ANTOINETTE, très sincère.

Il y a donc un musée, au Louvre ?

HUBERT, la regardant, puis :

Non, je confonds avec le « Bon Marché. »

ANTOINETTE, agitant le paquet qui rend un son de porcelaine cassée.

M'amour ! (Restant effarée.) Ah ! (Agitant.) Tu entends ?

HUBERT.

Il y en a deux ?

ANTOINETTE.

Non, malheureux, c'est le même !

Elle va s'asseoir près de la petite table sur laquelle elle défait le paquet.

HUBERT, s'asseyant de l'autre côté de la table à gauche.

Oh ! là là là !...

ANTOINETTE, qui a sorti le vase, à qui il manque un morceau.

Eh bien, il n'est pas trop cassé !

HUBERT.

C'est égal... superbe vase japonais !

ANTOINETTE.

Tu le recolleras. N'est-ce pas qu'il est joli?...

Elle l'époussette avec son mouchoir et jette son mouchoir sur la table où il doit rester.

HUBERT.

Je ne m'y connais pas.

ANTOINETTE, avec une certaine satisfaction.

Un franc quatre-vingt-quinze!

HUBERT.

Pour le prix, il n'est pas mal.

ANTOINETTE.

L'important, c'est que tu en aies un à montrer à mon mari... Tu pourrais peut-être le recoller tout de même un peu.

HUBERT.

Je ne sais pas... Pour un amateur, il a peut-être plus de valeur ainsi... Seulement je vais patiner la cassure.

ANTOINETTE.

C'est cela... Moi, je rentre à la maison... et, dans une heure, je t'amène mon mari.

HUBERT.

Tu vas venir avec lui?

ANTOINETTE.

Voilà assez longtemps que je prépare cette présentation, je tiens à y assister, je ne veux pas qu'elle rate... Je ne suis pas trop décoiffée?

HUBERT.

Non.

ANTOINETTE, se regardant dans une glace.

On voit que tu ne me regardes pas en mari... Je ne peux pas rentrer chez moi ainsi...

Elle se dirige vers la chambre.

HUBERT, voulant la suivre.

Je vais avec toi.

ANTOINETTE, vivement.

Non, non, tu me décoifferais davantage.

HUBERT, sonnant.

Je vais dire à Francine...

ANTOINETTE.

Aujourd'hui c'est inutile.

Elle sort à droite, premier plan.

SCÈNE VI

HUBERT, puis FRANCINE.

HUBERT, seul.

Oh! les femmes! Comme a dit André Chénier... Quand elles ont quelque chose là!... (Il se frappe le front.) Mais ce que Chénier n'aurait pas trouvé, lui... (Désignant le vase.) c'est le vase japonais... (Il va sonner et redescendant.) Elle y est arrivée! (Mélancolique.) Où vais-je maintenant?... Enfin!... J'ai eu un an de bonheur tranquille! Il ne faut pas encore trop me plaindre! (Se trouvant en face de Francine qui est entrée par le fond et qui attend.) Qu'est-ce qu'il y a, Francine?

FRANCINE.

Ce n'est donc pas monsieur qui a sonné?

HUBERT, se rappelant.

Ah!... si... Enlevez ce plateau, Francine. (A lui-même.) Nous, allons patiner la cassure. (Il prend le vase.) Et quand je pense que, tout à l'heure, un monsieur

va se déranger exprès pour venir peut-être m'acheter ça très cher...

Il entre à gauche, premier plan.

SCÈNE VII

FRANCINE, puis HÉLÈNE.

FRANCINE, regardant autour d'elle.

Elle est déjà partie? Le service n'est pas très dur ici. (Apercevant le mouchoir d'Antoinette sur la table.) Tiens, elle a oublié son mouchoir... elle oublie tout cette femme-là! (On sonne.) Ah! la voilà qui revient... elle s'en est aperçue.

Elle prend le mouchoir et sort par la porte du fond qu'elle laisse ouverte. Elle traverse l'antichambre et ouvre la porte d'entrée. Hélène paraît.

HÉLÈNE, dans l'antichambre.

M. Hubert Grisolles?

FRANCINE.

C'est ici, madame.

HÉLÈNE.

Est-il chez lui?

FRANCINE.

Oui, madame. Si madame veut se donner la peine d'entrer.

Hélène entre suivie de Francine qui referme la porte du fond.

HÉLÈNE, cherchant dans un petit porte-cartes.

Veuillez lui remettre cette carte de la part d'un de ses amis, et vous direz à M. Grisolles qu'il s'agit d'une œuvre de bienfaisance dont je serais très heureuse de pouvoir lui expliquer moi-même tout l'intérêt.

FRANCINE.

Bien, madame. (A part.) Une quêteuse !

Elle pose le mouchoir d'Antoinette près du plateau et se dirige vers la gauche, premier plan. Au moment où elle va sortir, Antoinette reparaît par la droite tout habillée.

ANTOINETTE, entrant et gaiement.

A tout à l'heure, m'amour !

Elle aperçoit Hélène. Celle-ci la regarde. Stupéfaction. Francine s'arrête.

FRANCINE, à part.

Elle était encore là !

SCÈNE VIII

HÉLÈNE, ANTOINETTE, FRANCINE.

HÉLÈNE, étonnée, la reconnaissant.

Madame Montureux !

ANTOINETTE, de même.

Madame Dumontiers !

Un silence.

FRANCINE, à part.

Elles se connaissent.

HÉLÈNE, à Francine.

Veuillez me rendre cette carte, mademoiselle, j'ai changé d'avis.

ANTOINETTE, à Francine, qui ne sait que faire.

Donnez cette carte, puisque madame vous la demande.

HÉLÈNE, à Francine qui lui tend la carte.

Merci.

ANTOINETTE, à Francine.

Laissez-nous.

FRANCINE, à part.

Je crois que j'ai fait une gaffe.

Elle sort par la gauche, au fond, en emportant le plateau.

SCÈNE IX

HÉLÈNE, ANTOINETTE.

HÉLÈNE, saluant en remontant.

Madame.

ANTOINETTE, très calme.

Vous partez déjà, chère madame?

HÉLÈNE, un peu sèchement.

Je venais voir M. Grisolles, de la part d'un ami de mon mari; je craindrais d'être indiscrète, en l'attendant davantage.

ANTOINETTE, très simplement.

Mais du tout, madame, M. Grisolles va venir.

HÉLÈNE, insolemment.

Raison de plus, alors. (Saluant.) Madame.

ANTOINETTE, de même.

Madame. (Au moment où Hélène va sortir au fond à gauche.) Ah! dites-moi, madame, vous parliez de votre mari, tout à l'heure... il ne porte donc plus de favoris?

HÉLÈNE, s'arrêtant, étonnée de la question.

Je ne comprends pas, madame.

ANTOINETTE.

C'est que la semaine dernière, vers six heures du

soir, je vous ai croisée dans une allée du Bois de Boulogne. (Hélène troublée redescend lentement.) Vous n'avez pas pu me voir, vous étiez en voiture, et vous causiez de très près avec... votre mari précisément... Mais précisément aussi, ce jour-là, au lieu de ses favoris poivre et sel quotidiens, il n'avait plus qu'une toute petite moustache, (Faisant le geste.) retroussée en pointe, comme ça !

HÉLÈNE, très troublée.

Madame !...

ANTOINETTE, se rapprochant et plus bas.

Et... pas poivre et sel, blonde... (Hélène extrêmement troublée, tombe assise malgré elle sur le fauteuil à gauche. Très empressée.) C'est vrai, je vous tenais debout, je vous demande pardon.

HÉLÈNE, moins agressive.

Du tout, madame.

ANTOINETTE, s'asseyant aussi et reprenant.

La première fois que je verrai M. Dumontiers, je lui ferai mes compliments sur sa nouvelle coupe de barbe. Il est bien mieux ainsi, plus jeune surtout, n'est-ce pas votre avis ?

HÉLÈNE.

Oui... peut-être.

Un silence.

ANTOINETTE, d'un ton très à l'aise.

Vous recevez toujours le mercredi ?

HÉLÈNE, même ton.

Toujours. Et je constate que vous ne me gâtez pas avec vos visites.

ANTOINETTE.

On est si prise à Paris.

HÉLÈNE.

A qui le dites-vous?

ANTOINETTE.

Mais... à vous.

HÉLÈNE, de plus en plus aimable.

Pourquoi donc ne nous voyons-nous pas plus souvent, chère amie? J'ai la plus grande sympathie pour vous.

ANTOINETTE.

Je vous la rends bien, chère amie.

HÉLÈNE.

Il est triste que pour nous apprécier il ait fallu...

ANTOINETTE.

Une occasion...

HÉLÈNE.

Comme celle d'aujourd'hui.

ANTOINETTE.

J'ouvrais la bouche pour vous le dire.

HÉLÈNE.

Où allez-vous cet été?

ANTOINETTE.

A la mer.

HÉLÈNE.

Nous aussi. . à Cabourg.

ANTOINETTE.

Il est probable que nous nous y retrouverons, mon mari vient précisément de louer quelque chose à Cabourg.

HÉLÈNE, se levant.

J'en suis ravie. . A bientôt alors?

ANTOINETTE.

A bientôt.

HÉLÈNE.

Enchantée de vous avoir rencontrée.

Elle lui tend la main.

ANTOINETTE, la lui serrant.

Et moi donc !... Mes compliments les plus affectueux à monsieur... à monsieur Dumontiers.

HÉLÈNE, très aimable.

Et les miens à monsieur... à monsieur Montureux.

Elles remontent vers la sortie.

SCÈNE X

LES MÊMES, HUBERT.

HUBERT, entrant par la gauche premier plan, avec le vase japonais.

J'ai fini de patiner. (Il aperçoit les deux femmes et reste stupéfait. Elles demeurent également embarrassées — à part.) Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il pose le vase sur la table.

ANTOINETTE, bas à Hélène.

Je ne peux pas vous le présenter ici.

HÉLÈNE, bas.

Laissez. (Haut à Hubert.) M. Grisolles ?

HUBERT.

C'est moi, madame, vous désirez ?

HÉLÈNE.

Je viens de la part d'un de vos amis... pour une quête.

HUBERT, vivement.

Pour une quête? (Désignant Antoinette.) Madame aussi!

HÉLÈNE, tranquillement à Antoinette.

Ah!

ANTOINETTE, s'inclinant et souriant.

Il paraît que c'est le jour des pauvres.

HÉLÈNE, qui a pris une carte dans son porte-cartes, la donnant à Hubert.

Voici, monsieur.

HUBERT, lisant la carte.

« Gaston Château » ? Très bien!

HÉLÈNE.

Un ami de mon mari. L'œuvre dont il s'agit, monsieur, est des plus intéressantes, elle a pour but...

HUBERT, l'interrompant et cherchant dans son portefeuille.

Inutile, madame, la recommandation de mon ami Gaston suffit. (Lui tendant un billet.) Voulez-vous me permettre?

HÉLÈNE, le prenant et faiblement.

Oh! monsieur, c'est trop.

HUBERT, aimable.

Je n'ai pas de monnaie, madame.

HÉLÈNE, met le billet dans son porte-cartes.

Moi non plus.

HUBERT, allant à Antoinette tout en cherchant un autre billet.

Ne doutant pas, madame, que l'œuvre que vous patronnez ne soit aussi intéressante que celle de...

HÉLÈNE, l'arrêtant du geste.

Non, pas devant moi, je vous en prie. (Il la re-

garde, étonné.) Si vous donniez plus à madame qu'à moi, je pourrais être froissée; si vous lui donniez moins, elle pourrait être jalouse.

HUBERT.

J'avais l'intention de donner autant.

HÉLÈNE.

N'importe. Quand il s'agit de charité, la main droite doit toujours ignorer ce que donne la main gauche. (Saluant.) Madame... monsieur... et merci encore.

Elle sort par la gauche, au fond, reconduite par Hubert.

ANTOINETTE, à part, regardant partir Hélène.

Elle est intelligente cette femme-là, je la verrai avec plaisir.

SCÈNE XI

HUBERT, ANTOINETTE.

HUBERT, revenant et d'un air satisfait.

Crois-tu que je m'en suis tiré avec à propos : « Madame aussi ! »

ANTOINETTE.

Oui, mais ce qui gâte un peu l'à-propos, c'est que, deux minutes avant, j'étais entrée ici en m'écriant : « A tout à l'heure, m'amour! »

HUBERT.

Et elle était déjà là ?

ANTOINETTE.

Juste où tu es en ce moment!

HUBERT, consterné.

Oh!

ANTOINETTE.

Rassure-toi, heureusement elle a un amant, je le savais, et nous en avons parlé.

HUBERT.

Ça c'est une chance.

ANTOINETTE.

Vois-tu que nous soyons tombés sur une femme qui ne trompe pas son mari?

HUBERT.

Nous étions f...

Il s'arrête à temps.

ANTOINETTE.

Tu peux le dire : flambés ! Je me sauve. Pourvu que je n'aille pas te sauter au cou en rentrant.

HUBERT.

Eh bien, saute-m'y avant de sortir.

ANTOINETTE, lui sautant au cou.

Embrasse ta Toinon, m'amour ! (se dégageant et prenant un air très digne.) Et préparez-vous, monsieur, à recevoir madame Montureux.

HUBERT.

Et son mari.

ANTOINETTE.

Ah ! il ne se doutera jamais de tout le mal qu'il nous aura donné.

HUBERT, riant.

Je l'espère bien !

ANTOINETTE.

Moi aussi ! (Au moment de sortir, elle lui envoie un baiser et se sauve en criant.) A tout à l'heure ! Je t'adore !

Elle disparaît par le fond.

SCÈNE XII

HUBERT, seul, puis FRANCINE.

HUBERT, examinant sa tenue.

Il serait peut-être convenable de faire un peu de toilette... Oui... (Il sonne.) Soyons très correct... En somme c'est presque une entrevue matrimoniale. (Francine paraît.) Francine, donnez-moi ma redingote.

FRANCINE.

Bien, monsieur.

HUBERT, s'apercevant qu'il a ses pantoufles.

Et mes bottines. (Francine se dirige vers la droite. Fausse sortie.) Ah ! Francine... Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, que si madame venait ici autrement que seule, vous ne l'avez jamais vue.

FRANCINE.

Je comprends, monsieur.

HUBERT.

Qu'est-ce que vous comprenez ?

FRANCINE.

C'est bien clair, madame est mariée et monsieur est l'ami du mari.

HUBERT, souriant.

Allons, vous êtes très intelligente, Francine.

FRANCINE.

Non, j'ai de l'instinct, voilà tout.

On sonne.

HUBERT, étonné.

Tiens !..

FRANCINE.

Ça doit être encore pour le vase japonais, monsieur...

HUBERT.

Eh bien, répondez qu'il est vendu.

Francine sort par la porte de l'antichambre et ferme la porte derrière elle.

HUBERT, seul.

Et si j'avais réellement un vase à vendre, il ne viendrait pas un acheteur.

SCÈNE XIII

HUBERT, MAXIME, GASTON, puis FRANCINE.

GASTON, entrant suivi de Maxime.

Bonjour, mon vieux !

HUBERT.

Tiens ! Gaston Château... Maxime de Thorcy ! Comment va ?

Maxime et Gaston font un geste et tirent chacun un journal de leur poche.

MAXIME, lisant.

« A vendre chez M. Hubert...

GASTON, lisant.

« 38, rue Copernic...

HUBERT.

Hein ?.. Eux aussi !

MAXIME et GASTON, ensemble.

Tu as un vase japonais à vendre ?

HUBERT.

Oui.

Maxime jette son journal sur la table de façon à ce qu'il cache le mouchoir d'Antoinette qui est resté sur la table.

GASTON.

Qu'est-ce que c'est que cette fumisterie-là ?

HUBERT.

C'est très sérieux. (Prenant le vase.) Le voilà... C'est un vase qui me vient d'un vieil oncle qui l'a rapporté de Yokohama.

MAXIME, prenant le vase.

De Yokohama.

On sonne.

HUBERT, à part.

Serait-ce déjà ?.. (Haut.) Dites donc, voulez-vous être bien gentils ?..

GASTON.

Compris... tu attends une dame ?

HUBERT, embarrassé.

Mais...

GASTON, à Francine qui entre de l'antichambre.

C'est une dame, n'est-ce pas ?

FRANCINE.

Non, monsieur.

MAXIME.

Un homme, alors ?

FRANCINE.

Non, monsieur, c'est un nègre.

HUBERT, MAXIME, GASTON.

Un nègre ?

FRANCINE.

Voici sa carte !

HUBERT, lisant.

Ababalitoupi, roi du Coucoulibou ! (A Francine.) Qu'est-ce qu'il veut ?

FRANCINE.

Comme les autres, il vient pour le vase.

GASTON.

Un roi ?.. Faites entrer sa Majesté !

HUBERT.

Jamais de la vie !.. Dites-lui que l'Exposition est finie... on ne reçoit plus les rois.

Il déchire la carte qu'il jette dans la cheminée. — Francine sort.

GASTON.

Comment, tu as un vase à vendre, il se présente un acheteur et tu le renvoies !

HUBERT.

J'aime pas faire d'affaires avec les nègres, ça me rend triste !

MAXIME, qui a examiné le vase.

Tu rates peut-être une belle occasion de te débarrasser de ça... Il ne doit pas s'y connaître.

HUBERT, un peu inquiet.

Tu t'y connais donc, toi ?

MAXIME.

Je m'y connais si bien que je puis te dire de quelle partie du Japon il vient.

HUBERT.

Eh bien, si tu me dis ça, tu seras malin !

MAXIME.

Il vient de la partie qui se trouve exactement à l'entresol, aux magasins du Louvre : 1 fr. 95 solde.

HUBERT, étonné.

Tu es très fort!

MAXIME, riant.

Non, l'étiquette est dessous.

HUBERT, vivement.

Sapristi!

Il lui prend vivement le vase des mains.

GASTON, riant.

Ah! Elle est bonne!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, FRANCINE.

FRANCINE, entre de droite, premier plan, apportant la redingote et les bottines.

Voici la redingote de monsieur.

HUBERT.

C'est bien, mettez ça là... et allez enlever cette étiquette, avec de l'eau chaude.

FRANCINE.

Oui, monsieur!

HUBERT, à part.

Ah! ils m'ont évité une jolie gaffe!

Francine pose la redingote, donne les bottines à Hubert qui lui donne le vase, puis elle sort par la gauche, premier plan. Hubert met ses bottines, puis sa redingote, tout en continuant la conversation.

GASTON.

Eh bien, mon vieux, si c'est ça que tu vends pour un vase que ton oncle a rapporté de Yoko...

MAXIME.

... hama !

HUBERT, embarrassé.

Ah ! vous savez, je ne le garantis pas... (A Gaston.) A propos, Gaston, j'ai reçu tout à l'heure une visite de ta part.

GASTON.

De ma part ?

HUBERT.

Une dame qui est venue quêter.

GASTON.

Venue, ici ?

HUBERT.

Oui, avec une carte de toi.

GASTON.

C'est trop fort ! On me demande des adresses pour envoyer des billets de vente de charité, j'en donne, avec ma carte pour joindre aux billets, et elle vient elle-même ! Eh bien, je vais la secouer !

HUBERT.

La secouer ? Ah ! tu en es là avec cette dame ?

GASTON, suivant son idée.

Je parie que c'est encore une idée de son mari ! Ah ! cet homme ! Cet homme !

MAXIME.

Un empêcheur de danser en rond ?

GASTON.

Non, sous ce rapport-là... Mais un être désagréa-

ble, assommant. Et si j'avais deviné son caractère avant de lui prendre sa femme!..

HUBERT, intéressé.

Tu ne connaissais donc pas le mari avant?

GASTON.

Si. Je le rencontrais au cercle, où nous causions quelquefois politique. Tu sais, moi, je suis orléaniste.

HUBERT, étonné.

Ah!

GASTON.

Oui... J'ai horreur de me remuer!.. Lui, il est rallié. Tu vois déjà la distance qui nous sépare?

MAXIME.

Oh! Le bras d'un fauteuil!

GASTON.

Mais, alors, je m'en fichais pas mal de ses idées politiques, elles ne me gênaient pas! Tandis que maintenant je suis forcé de le ménager, de ne pas le heurter, de faire des concessions... des bassesses! Alors, je me contiens, je m'énerve. Si encore il n'y avait que la politique, on pourrait changer de conversation.

MAXIME.

Ou d'opinion.

GASTON.

Oui... mais tout! tout!.. Tenez, la nourriture... Il a un estomac d'autruche, cet animal-là, il n'aime que les mets épicés. Moi, il me faudrait des viandes blanches, des purées... Ah! bien oui!... Enfin nous ne nous entendons sur rien! rien! Nous sommes les deux pôles!

HUBERT, songeant.

Les deux pôles ?

MAXIME.

Et sa femme est le méridien.

GASTON.

Ah ! ma vie n'est pas gaie !

HUBERT, à lui-même, songeur.

De quel pôle est-il, M. Montureux ?

GASTON.

Voyez-vous, les amis, quand on cherche le bonheur dans l'adultère, la femme ne compte pas.

MAXIME.

Oh !

HUBERT.

Tout de même un peu.

GASTON.

Naturellement... mais l'essentiel pour être heureux, l'indispensable, c'est de bien choisir le mari !

HUBERT.

Oui ! oui ! (A lui-même.) Mais quand on vous l'impose !

Hubert et Gaston restent pensifs. Maxime les regarde.

MAXIME, allant à Hubert.

Ah ! ça, mais tu as l'air tout pensif, toi aussi ! Est-ce que, de ton côté, il y aurait également un mari avec lequel tu ne serais pas ?

HUBERT, vivement.

Non, non, non, non !

MAXIME.

Alors, tu es bien avec lui ?

HUBERT.

Non, non, non, non!

MAXIME, étonné.

Si tu n'es ni bien ni mal... Comment êtes-vous donc?

HUBERT.

Curieux! (Mystérieusement.) C'est une veuve!

MAXIME.

Une veuve?

HUBERT.

Oui.

MAXIME.

Ah! tu donnes dans les veuves? Peuh!.. J'en suis bien revenu.

HUBERT.

Tu y es donc allé?

MAXIME.

Oh! Elle était charmante... Mais, après chaque étreinte, elle s'écriait, en levant les yeux au ciel : « Ah! Auguste, que dois-tu penser de moi là-haut! » Au bout de deux mois, j'ai eu assez d'Auguste!

HUBERT.

De sorte qu'en ce moment?

MAXIME.

Ni femme mariée, ni veuve, ni cocotte.

HUBERT.

Une auvergnate, alors?

MAXIME.

Non. Je cherche tout simplement la femme!.. la vraie, exquise, froufroutante, ayant la ligne, bien en

chair, à point, la femme idéale, enfin!.. Tous les matins, je me lève en disant : « La trouverai-je aujourd'hui? » Et, jusqu'à présent, hélas! tous les soirs je me couche...

HUBERT.

Seul?

MAXIME.

Naturellement, puisque je ne l'ai pas rencontrée.

On sonne à la cantonade.

HUBERT, à part.

Eux! c'est eux!

MAXIME.

C'est la veuve?

HUBERT.

Oui!

MAXIME.

Nous filons. (Allant frapper sur l'épaule de Gaston qui est resté pensif.) Hé! Gaston!

GASTON.

Hein? Quoi? (D'un ton lamentable.) Tu vois, toujours abîmé dans mes réflexions!

MAXIME.

Tu as tort de t'abîmer tant que ça, tu n'es déjà pas si beau!

HUBERT, à Francine qui paraît du fond à gauche.

On a sonné.

FRANCINE.

Je vais ouvrir.

HUBERT.

Attendez. Enlevez d'abord ça. (Il indique son veston et ses pantoufles. — Francine les prend et les emporte dans

l'antichambre, après avoir remis la table près du canapé. A Maxime et à Gaston.) Vous, filez par le fumoir.

GASTON.

On part?

MAXIME.

Oui, la veuve est à la porte.

GASTON, ahuri.

La veuve? à la porte ?

MAXIME, à Hubert.

Dis donc, nous dînons ensemble?

HUBERT.

Oui ! Oui !

MAXIME.

A huit heures, chez Paillard.

HUBERT.

Oui ! Oui !

GASTON.

Vous tâcherez de m'égayer, hein ?

HUBERT et MAXIME.

Mais oui ! Mais oui !

GASTON.

Je suis si malheureux !

Maxime et Gaston sortent par la gauche, premier plan.

HUBERT, seul, très agité.

La première fois qu'Antoinette est venue ici, j'étais moins ému qu'aujourd'hui, en y recevant son mari. (Il va vers la porte de l'antichambre.) Ah! non, j'aurais l'air de les attendre... (Il s'assied et déplie un journal.) Pourvu que nous soyons du même pôle !

SCÈNE XV

HUBERT, MONTUREUX, ANTOINETTE, FRANCINE.

Francine entre par la gauche, s'efface et fait entrer Montureux, suivi d'Antoinette. Hubert se lève.

FRANCINE.

Mais oui, monsieur, il est là !

HUBERT, examinant rapidement Montureux et, à part, un peu surpris.

Il est très bien, son mari !

MONTUREUX.

Monsieur Hubert ?

HUBERT.

C'est moi, monsieur.

MONTUREUX.

C'est bien vous, monsieur, qui avez à vendre un vase ?...

HUBERT.

Japonais, parfaitement.

MONTUREUX.

Si je ne suis pas indiscret, en me présentant si tard.

HUBERT.

Du tout, monsieur... Francine, des sièges !

MONTUREUX, refusant.

Merci ! (Francine sort par la gauche au fond.) Je n'ai eu connaissance de votre annonce que tout à l'heure, par ma femme qui me l'a signalée... (Il désigne Antoi-

nette.) Madame Montureux ! (Hubert s'incline, elle aussi.) Je suis un passionné de l'art Japonais. Je le connais si bien !

HUBERT, un peu gêné.

Je crains que vous n'ayez peut-être une déception, alors.

MONTUREUX.

Parce que ?

HUBERT.

Mon Dieu, parce que, en fait d'art, on n'est jamais sûr de rien.

MONTUREUX.

Qu'est-ce que c'est votre vase ? Un vase de Kioto ?

HUBERT, répétant.

Kioto ?... (Souriant.) C'est bien possible... C'est un cadeau d'un de mes oncles qui l'a rapporté de Yokohama !

MONTUREUX, vivement.

Lui-même ? C'est déjà presque une certitude d'authenticité.

HUBERT.

En fait d'authenticité, je ne vous garantis que celle de mon oncle... quant à celle du vase...

MONTUREUX, aimablement.

Si vous voulez bien me le montrer.

HUBERT.

Volontiers, monsieur. (Il s'incline en passant devant Antoinette et, à part, sortant par la gauche, premier plan.) Avec l'étiquette du Louvre, c'eût été complet !

SCÈNE XVI

ANTOINETTE, MONTUREUX.

MONTUREUX.

Tu vois que j'avais raison. Ce n'est pas du tout un brocanteur. Il est très comme il faut, ce monsieur.

ANTOINETTE, indifférente.

Il est quelconque!

Elle va s'asseoir sur le canapé et prend le journal qui est sur la table, mais sans s'apercevoir qu'elle découvre son mouchoir qui était caché dessous.

MONTUREUX, qui jette un coup d'œil autour de lui et aperçoit le mouchoir.

Ah! il est marié... ou il a une maîtresse.

ANTOINETTE.

A quoi vois-tu?

MONTUREUX, désignant le mouchoir.

A ce mouchoir.

ANTOINETTE, à part.

Le mien!

MONTUREUX, s'approchant un peu.

Oui, oui, c'est un mouchoir de femme.

Il veut le prendre.

ANTOINETTE, vivement.

Prends garde! On peut entrer.

MONTUREUX, s'éloignant un peu.

C'est vrai... Mais c'est un mouchoir de femme... et d'un parfumé!... (Humant.) Tiens, je connais ce parfum-là!

ANTOINETTE, tranquillement.

C'est de la verveine !

MONTUREUX.

De la verveine, parfaitement... le même parfum que le tien...

ANTOINETTE, très calme.

Le même. (A part.) Et on dit que les maris n'ont pas de nez!

MONTUREUX, voyant entrer Hubert.

Ah !

SCÈNE XVII

LES MÊMES, HUBERT.

HUBERT, entrant par la gauche, premier plan, avec le vase.

Voici... Il n'est peut-être pas très intact.

MONTUREUX, posant son chapeau sur la table et prenant le vase des mains d'Hubert.

Voyons un peu... En touscas... ce n'est pas un vase de Kioto.

HUBERT.

Ah ?

MONTUREUX.

Non... Ce serait plutôt un vase de Seto... rien que la forme l'indique... Les Kioto sont plus... (Il indique du geste.) Il y a une...

HUBERT.

Oui, oui, oui.

MONTUREUX.

Il ne fait pas très clair ici.

HUBERT.

Je vais faire allumer.

MONTUREUX.

C'est inutile, à la fenêtre je verrai suffisamment.

Il va près de la fenêtre et se met à examiner attentivement le vase. Hubert veut le suivre. Antoinette le retient.

ANTOINETTE, bas.

Reste donc.

HUBERT, bas, effrayé.

Fais attention !

ANTOINETTE, haussant les épaules.

Quand il est au Japon, il devient sourd et aveugle... Vite, ton impression sur lui?... Mauvaise?

HUBERT.

Excellente... Ses opinions politiques ?

ANTOINETTE.

Il flotte.

HUBERT, avec satisfaction.

Comme moi !

ANTOINETTE, gaîment.

Tu vois ?

MONTUREUX, au fond et à lui-même.

C'est extraordinaire !

HUBERT, répondant.

Ah ! ah ! Il paraît que...

Il veut aller à Montureux.

ANTOINETTE, le retenant.

Ce n'est pas la peine, il parle tout seul.

Montureux a écarté un peu un rideau de la fenêtre et se colle à la vitre, en s'absorbant dans son examen.

ANTOINETTE.

Eh bien, toi aussi, tu lui plais beaucoup, il me l'a dit

HUBERT.

Déjà?

ANTOINETTE.

Puisque vous sympathisez tous les deux, je suis tranquille. Avant huit jours, tu dîneras à la maison, je m'en charge.

MONTUREUX, haut, redescendant.

Pardon, monsieur...

ANTOINETTE, bas.

Sois très aimable.

Elle s'assied à gauche.

MONTUREUX.

Vous n'auriez pas une loupe ?

HUBERT.

Une loupe? Si... je dois en avoir une. (Il cherche dans un tiroir du meuble du fond.) Voici.

MONTUREUX, prenant la loupe.

Merci... Je suis peut-être un peu long, mais je vous expliquerai tout à l'heure... (A sa femme.) Excuse-moi, chère amie, mais je vais avoir fini.

ANTOINETTE.

Ne te presse pas, mon ami.

HUBERT, prenant un journal sur la tablette de dessous la table.

Si madame désire un journal illustré, en attendant ?

MONTUREUX.

Vraiment, monsieur, vous êtes d'une obligeance...

HUBERT, très gracieusement.

Toute naturelle...

Montureux retourne à la fenêtre et s'absorbe de nouveau avec la loupe.

HUBERT, bas, à Antoinette.

J'espère que j'ai été aimable.

ANTOINETTE.

Tu es un ange !... Si tu savais comme je suis heureuse ! (Elle lui prend la main.) Ah ! m'amour !

HUBERT, se dégageant.

Voyons !

ANTOINETTE.

J'ai une envie folle de t'embrasser !

HUBERT, effrayé.

Tu n'y penses pas !

ANTOINETTE, prenant le journal des mains d'Hubert.

Regarde un peu comme c'est simple. (Elle exécute tout ce qu'elle explique.) Je laisse tomber ce journal... (Hubert se baisse pour le ramasser.) Tu te baisses pour le ramasser... Je n'ai qu'à avancer la tête.. (Elle l'embrasse à la muette.) Et ça y est !

HUBERT, effrayé, regarde avec terreur du côté de Montureux.

Et au moment où je viens de lui donner une loupe !

ANTOINETTE, enchantée de sa gaminerie.

La loupe et l'ageau... fable !.. Serons-nous assez tranquilles avec lui ?

MONTUREUX, haut.

C'est inouï !

ANTOINETTE, voyant son mari qui revient, à Hubert bas.

Chut ! Fini de rire !

Elle reprend le journal d'Hubert et semble lire.

MONTUREUX, descendant.

Je viens, monsieur, d'examiner attentivement ce vase et je suis stupéfait de la façon merveilleuse dont aujourd'hui on imite l'ancien.

HUBERT.

Ah! Ah! il est faux?

MONTUREUX, vivement.

Non! non! pas celui-ci! Il est vrai, celui-ci!

Hubert le regarde un peu ahuri.

ANTOINETTE, se levant et jetant le journal sur le fauteuil.

Mon mari, monsieur, vous avait prévenu qu'il était connaisseur.

MONTUREUX.

Ainsi, monsieur, ces vases-là, les mêmes vous entendez bien, vous en trouvez tant que vous voulez, pour un prix dérisoire, au Louvre.

HUBERT.

Vraiment?

ANTOINETTE.

Au Musée?

MONTUREUX.

Non, non, aux magasins.

ANTOINETTE.

Es-tu bien sûr que celui-ci n'en vienne pas?

MONTUREUX, haussant les épaules.

Je les ai vus, ceux du Louvre... ils sont plus jolis, plus brillants, mais... il ne sont pas cassés... (Montrant la cassure.) Tenez, rien que la patine du temps, sur cette cassure... allez donc trouver cela au Louvre?.. Monsieur, votre oncle vous a donné là une pièce très intéressante. (Il redonne le vase à Hubert.) Il me reste à vous demander le prix.

HUBERT, embarrassé.

Le prix? (A part.) Hum!.. (Haut, ne sachant que répondre.) Deux francs.

MONTUREUX, étonné.

Deux francs!

HUBERT, voyant qu'Antoinette lui fait des yeux.

Deux cents francs!.. (Vivement.) Mais si c'est trop cher?

MONTUREUX.

Du tout, du tout!.. Nous ne sommes pas des marchands. (A part.) C'est pour rien... il est très joli.

Il prend son portefeuille.

HUBERT, voyant le geste de Montureux.

Hein?.. (Bas à Antoinette.) Mais je ne puis pas accepter!

ANTOINETTE, à part.

Il va tout faire manquer!

HUBERT, bas.

Il y a là un scrupule.

ANTOINETTE, bas, désigant le vase.

Eh bien, casse-le!

MONTUREUX, ouvrant son portefeuille.

Nous disons deux cents francs.

HUBERT, laissant tomber le vase qui se brise.

Ah!

MONTUREUX, poussant un cri.

Oh! la! la! la!

HUBERT.

Il m'a glissé des mains!

MONTUREUX.

Ah! quel dommage!.. Une pièce si rare... que je cherche vainement depuis un an.

HUBERT, très aimable.

Alors c'est mon seul regret.

MONTUREUX, remerciant.

Monsieur.

ANTOINETTE, à Montureux.

Mais j'y pense, mon ami, l'oncle de monsieur a peut-être rapporté le pendant?

MONTUREUX.

Au fait...

HUBERT, vivement.

Je lui écrirai ce soir... et dès que j'aurai sa réponse...

MONTUREUX, ravi.

Ah ! monsieur, comment vous remercier?.. (Tirant sa carte.) Voici ma carte... « Adolphe Montureux, 80... »

HUBERT, étourdiment.

... rue Taitbout.

MONTUREUX, surpris.

Vous connaissez mon adresse?..

HUBERT, prenant la carte.

Je l'ai lue sur la carte... (A part.) C'est heureux qu'elle y soit!

MONTUREUX.

Et si ma collection... oh ! bien modeste encore, pouvait vous intéresser.

HUBERT, mettant la carte dans sa poche.

Comment donc, mais avec le plus grand plaisir.

ANTOINETTE, au public.

Eh bien, voilà, ce n'est pas plus difficile que ça.

MONTUREUX, à Hubert.

Je vous montrerai un brûle-parfum de Nang-chang-Foo, du huitième...

ANTOINETTE, à part.

Ah ! s'il commence !.. (Haut, à Montureux.) Il est tard, mon ami, et nous abusons un peu...

HUBERT, protestant.

Oh !

MONTUREUX.

C'est vrai, tu as raison. (Gaîment, à Hubert.) Et puis, vous savez, quand je commence à parler de ma collection. (Hubert va sonner, saluant.) Enchanté, monsieur et à bientôt, je l'espère ?

ANTOINETTE, saluant.

Monsieur.

HUBERT.

Madame. (Apercevant le mouchoir d'Antoinette.) Pardon, madame, vous oubliez quelque chose.

ANTOINETTE.

Quoi donc ?

HUBERT, prenant le mouchoir.

Ce mouchoir.

ANTOINETTE, à part.

Aïe !

MONTUREUX, souriant.

Non... il était déjà là, quand nous sommes arrivés.

HUBERT, reconnaissant le mouchoir, et très gêné.

Oh ! pardon ! oui, je sais... c'est...

Montureux ne répond que d'un geste de discrétion.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, FRANCINE.

HUBERT, à Francine qui paraît par la gauche.

Reconduisez.

Pendant que Montureux sort, précédé de Francine, Antoinette saisit vivement son mouchoir des mains d'Hubert, puis le met tranquillement dans sa poche. — Au moment de disparaître, elle dit vivement.

ANTOINETTE, très vite, à voix basse.

Dis donc... sais-tu jouer aux dominos?

HUBERT, étonné.

Non.

ANTOINETTE.

Eh bien, apprends, mon mari adore ça. (Lui envoyant un baiser rapide.) Oh! m'amour!

Elle se sauve pendant que Hubert reste pensif, les yeux vers la porte.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

A Cabourg, chez Montureux.

Un salon donnant sur la mer. Au fond, côté droit, verandah et terrasse, par laquelle on arrive. Au fond, à gauche en pan coupé, fenêtre avec store à l'Italienne, se levant et se baissant. Le store est baissé quand l'acte commence, mais la fenêtre est ouverte. A gauche, premier plan, porte conduisant dans la chambre de Montureux. Au deuxième plan, porte conduisant dans son cabinet. A droite, deuxième plan, porte conduisant à la chambre d'Antoinette. A droite, premier plan, porte de la salle à manger. A gauche, petite table. A droite, un fauteuil et un pouf. Sièges d'osier. Sonnette électrique près de la porte de gauche, deuxième plan. Après-midi ensoleillée et chaude.

SCÈNE PREMIÈRE

HUBERT, MONTUREUX, puis ROSE.

Au lever du rideau, Hubert et Montureux jouent aux dominos, à la petite table de gauche.

HUBERT, jouant.

Quatre et trois.

MONTUREUX.

Vous n'avez donc pas le cinq quatre, mon cher Hubert ?

HUBERT.

Si, mon cher Montureux.

MONTUREUX.

Et vous ne le jouez pas ? Voyons, quatre partout.. et je suis obligé de passer... Reprenez votre domino.

HUBERT.

Non, non, le coup est joué.

MONTUREUX.

Je vous en prie. (Geste de refus d'Hubert.) Pour me faire plaisir, là !

HUBERT.

Pour vous faire plaisir, alors. (A part.) Comme il est bon ! (Haut, jouant.) Quatre partout.

Ils continuent à jouer.

MONTUREUX.

Je passe... Et moi qui vous croyais de première force !... Vous rappelez-vous, à Paris, le premier jour où vous êtes venu dîner, quand vous m'avez proposé de faire une partie de dominos ? Ce que vous tombiez à pic, hein ?

HUBERT, gêné.

Oui... Cinq et six.

MONTUREUX, tout en jouant.

Dire qu'il n'y a que quatre mois que nous nous connaissons !... Il me semble, mon cher Hubert, que je vous connais depuis quatre ans.

HUBERT.

Et moi aussi, mon cher Montureux, je vous assure.

MONTUREUX.

Il est vrai que si nous ne nous étions pas retrouvés ici à Cabourg... (s'épongeant le front.) sapristi !... Il fait joliment chaud à Cabourg !

HUBERT, très empressé.

Voulez-vous que je lève le store ?

MONTUREUX, se levant.

Attendez, je vais...

HUBERT, se levant et faisant rasseoir Montureux.

Non, non, je ne souffrirai pas...

Il va lever le store.

MONTUREUX.

Il est charmant !... (Respirant mieux.) Ah ! ça fait du bien !

HUBERT, revenant s'asseoir.

Pourquoi ne le disiez-vous pas plus tôt ?

MONTUREUX.

Je craignais que cela vous dérangeât.

HUBERT, avec émotion.

Quoi ? c'est pour moi ?... Ah ! mon cher Montureux !... (Avec intérêt.) Voulez-vous boire quelque chose ?

MONTUREUX, se levant.

Tiens, c'est une idée.

HUBERT.

Non, non, Montureux, laissez-moi.

MONTUREUX, le faisant asseoir.

Ah ! non, mon cher Hubert, chacun son tour.

Il sonne.

HUBERT, à part.

Chacun son tour !... Comme il est bon ! comme il est bon !

MONTUREUX.

Bière ou soda ?

HUBERT.

Soda.

MONTUREUX.

Comme moi ?... (A Rose, qui paraît.) Des sodas avec de la glace et du cognac... (Rose sort, à Hubert.) C'est curieux, nous avons les mêmes goûts... jusqu'au soda.

Gaston paraît sur la terrasse.

HUBERT, gêné.

Jusqu'au soda ! (Montrant les dominos.) Je crois que c'est à vous, mon cher Montureux !

MONTUREUX.

Non, non, à vous, mon bon Hubert.

SCÈNE II

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, qui a entendu les derniers mots regarde les deux hommes avec envie et très nerveux, à part.

Bon Hubert !... Cher Montureux !... Ah ! quel calme ici ! quel accord ! quelle harmonie !... Ce n'est pas moi qui serais tombé sur un mari... (Il indique Montureux, puis avec un geste de menace au dehors.) tandis qu'avec ce malotru !...

MONTUREUX, se retournant.

Tiens, mais c'est M. Château !

HUBERT.

Après qui en as-tu donc ?

GASTON.

Après M. Dumontiers, parbleu !

MONTUREUX et HUBERT, tranquillement.

Ah ! bon !

Ils continuent à jouer.

GASTON.

Oh ! cette fois, c'est sérieux. Il a faussé le moteur de Marianne.

MONTUREUX, ahuri.

Le moteur ?

HUBERT, même jeu.

De Marianne ?

GASTON.

Marianne... C'est ma pétrolette... Nous discutions sur ce mode de locomotion, et nous n'étions pas du même avis, naturellement, lorsqu'à bout d'arguments, il lance un coup de pied...

MONTUREUX.

Oh !... (Jouant.) Cinq et six.

GASTON.

Oui, monsieur, dans le moteur de Marianne !

HUBERT, tout en jouant.

Un moteur, ça peut s'arranger.

GASTON.

Ah ! non, cette fois, ça dépasse les bornes !

Il s'assied rageusement sur le pouf et reste plongé dans ses réflexions.

MONTUREUX.

Domino ! j'ai gagné ! La revanche ?... Il est à peine quatre heures.

HUBERT, vivement.

Quatre heures ? Il est quatre heures ? Ce n'est pas possible, c'est trois heures ?

MONTUREUX, regardant sa montre.

Quatre heures dix.

HUBERT, même jeu.

Quatre heures dix, oui. Sapristi ! (Se levant.) Je vous demande pardon, mais il faut que je m'en aille.

MONTUREUX.

Où allez-vous ?

HUBERT.

Chez moi... Où est mon chapeau ?

MONTUREUX.

Pourquoi faire ?

HUBERT.

Un rendez-vous... un ami... qui vient me voir de Trouville.

MONTUREUX.

Un ami ?

HUBERT, vivement.

D'enfance... Dupont... Mon vieil ami Dupont.

MONTUREUX, se levant.

A quelle heure ?

HUBERT.

A trois heures et demie !... (A part.) Qu'est-ce qu'elle va dire ?... (Trouvant son chapeau.) Ah ! le voilà !

MONTUREUX, qui prend aussi son chapeau.

A trois heures et demie ?.. Dépêchons-nous, alors.

HUBERT, inquiet.

Vous sortez aussi ?

MONTUREUX.

Je vous accompagne.

HUBERT.

Hein ?

MONTUREUX.

Je vais lui demander de venir dîner avec nous, sans façon.

HUBERT.

A qui ?

MONTUREUX.

A M. Dupont.

HUBERT, embarrassé.

Montureux !

MONTUREUX.

Un ami d'enfance de notre Hubert !

HUBERT, désespéré, en se laissant tomber sur une chaise, à part.

Je ne peux pourtant pas lui dire que c'est sa femme !

MONTUREUX, à Gaston qui ne l'écoute pas.

Vous nous excusez, cher monsieur ?

GASTON, à lui-même.

Si je laisse passer ça, je suis fichu !

MONTUREUX, sur le seuil de la porte, à Hubert.

Eh bien ?

HUBERT, se levant et tentant un dernier effort.

Ecoutez, Montureux...

MONTUREUX.

Vous me direz ça en route, venez.

GASTON, même jeu que plus haut.

Fichu ! Fichu !

HUBERT, prenant son parti.

C'est inutile !

MONTUREUX.

Comment?

HUBERT.

Tout bien réfléchi, il faut vingt minutes pour aller chez moi... je connais mon ami, il n'attend jamais plus d'un quart d'heure.

MONTUREUX.

Non?

HUBERT.

Il est très susceptible.

MONTUREUX.

De la susceptibilité! Un ami d'enfance? Oh!

HUBERT.

Je lui écrirai que j'ai été retenu... Si, si, ça vaut mieux.

MONTUREUX.

Ah?... Et ne vous gênez pas, mettez tout sur mon dos.

HUBERT.

Soyez tranquille. (A part.) Qu'est-ce qu'elle va dire?

GASTON, même jeu, que plus haut.

Fichu! Fichu! Fichu!

MONTUREUX.

Alors, mon cher Hubert, puisque nous ne sortons pas, rien ne nous empêche...

Il montre les dominos.

HUBERT.

Rien, mon cher Montureux, rien (A part.) Qu'est-ce qu'elle va dire? (Regardant Montureux.) Et je ne peux pas lui en vouloir, c'est dans un bon sentiment, comme toujours!

Ils se remettent à jouer.

SCÈNE III

LES MÊMES, ANTOINETTE, puis ROSE.

Paraît Antoinette, sur la terrasse. Elle est très énervée. Elle a une ombrelle qu'elle ferme rageusement.

ANTOINETTE, entrant, voyant Montureux et Hubert, assis, jouant, à part.

Charmant!... (Haut.) Ouf!... quelle chaleur!

HUBERT, se levant, à part.

Elle?

MONTUREUX.

Ah! c'est toi?

HUBERT, allant saluer Antoinette.

Madame... (Bas.) Je vous jure, Antoinette, que ce n'est pas de ma faute.

ANTOINETTE, lui tourne le dos et apercevant Gaston, très aimable.

Tiens, monsieur Château?

GASTON, se retournant.

Madame Montureux.

ANTOINETTE.

Hélène va bien? Elle n'est pas sortie?

GASTON.

Pas encore.

ANTOINETTE.

Ah! je regrette de ne pouvoir en dire autant.

Elle s'assied dans le fauteuil de droite.

HUBERT, à part.

Oh! la, la, la, la!

GASTON.

Ah! chère madame, si vous saviez!... (s'apercevant qu'il a les mains toutes noires.) Sapristi! Qu'est-ce que c'est que ça? (se souvenant.) Ah! oui, le moteur. (A Montureux.) J'ai voulu réparer moi-même...

MONTUREUX.

Rose va vous conduire dans mon cabinet de toilette.

Il va sonner.

HUBERT, à Antoinette.

Voulez-vous me permettre de vous débarrasser?

Il veut prendre son ombrelle sur laquelle elle a le coude appuyé.

ANTOINETTE, froidement.

Merci, ça me cale.

HUBERT, bas.

Je vous jure que ce n'est pas de ma faute.

MONTUREUX, à Rose qui paraît par la gauche, premier plan.

Conduisez M. Château dans mon cabinet de toilette.

GASTON, à Rose en sortant.

Il me faudrait de l'eau chaude, une brosse, une éponge, du savon noir, une pierre ponce, une lime à ongles...

Il disparaît avec Rose par la gauche, premier plan.

SCÈNE IV

ANTOINETTE, HUBERT, MONTUREUX
puis JOSEPH.

HUBERT, bas.

Je vous jure, Antoinette...

ANTOINETTE, sans l'écouter.

Ah! quelle chaleur! quelle chaleur!

MONTUREUX.

Mais aussi, ma chère amie, pourquoi sortir à cette heure-ci? D'où diable viens-tu?

ANTOINETTE.

Je viens du diable, mon ami.

MONTUREUX, riant.

L'as-tu vu, au moins?

ANTOINETTE.

C'était bon autrefois, dans les contes de fées, mais aujourd'hui, le diable, on ne le voit plus jamais.

HUBERT, à part.

C'est moi le diable!... (Bas.) Antoinette, je vous jure...

ANTOINETTE, sans l'écouter.

Ah! quelle chaleur! quelle chaleur! Et j'ai une soif!

MONTUREUX.

Nous venons de boire, nous.

HUBERT, bêtement.

Oui!

ANTOINETTE.

Ça prouve que l'on est mieux ici que là où j'étais, il y a une demi-heure.

HUBERT, à part.

Oh! la, la, la, la!

MONTUREUX.

Qu'est-ce que tu veux? Un soda?

ANTOINETTE.

Ah! n'importe quoi, pourvu que ça se boive.

HUBERT.

Attendez, je vais...

ANTOINETTE.

Inutile, monsieur, mon mari s'en occupe.

JOSEPH, entrant, un papier à la main, par la gauche, deuxième plan.

On apporte une caisse du chemin de fer.

MONTUREUX, prenant le papier que lui tend Joseph.

Une caisse?... (Avec joie.) Ah! l'envoi de madame Jacob!

HUBERT.

L'antiquaire de la rue Drouot?

MONTUREUX.

Oui. (A Joseph, en lui remettant le papier.) Tenez, payez et faites mettre la caisse dans mon cabinet.

JOSEPH.

Bien, monsieur.

Il sort.

MONTUREUX.

Il paraît qu'elle a découvert des merveilles!... des merveilles, mon cher Hubert! Je suis dans une fièvre!

HUBERT, regardant Antoinette.

Moi aussi.

MONTUREUX.

Lui aussi!... (A Antoinette.) Tu vois, il commence à s'intéresser.

ANTOINETTE.

Je vois.

MONTUREUX.

Au début, vous n'aviez pas l'air d'apprécier beaucoup.

HUBERT.

Mais si.

MONTUREUX.

Oh! oh! La première fois que je vous ai montré un Delft, vous vous êtes écrié : « C'est une assiette bretonne. »

HUBERT.

Vous veniez de me dire que vous l'aviez achetée à Saint-Malo.

MONTUREUX.

Ce n'est pas une raison. (Il remonte vers la gauche en criant au dehors.) Doucement donc! Doucement!... c'est fragile, nom d'une potiche!

Il entre vivement à gauche, deuxième plan.

SCÈNE V

ANTOINETTE, HUBERT, puis ROSE.

HUBERT, tout en lui offrant le verre.

Je te jure, mon coco, que ce n'est pas de ma faute.

ANTOINETTE, sans prendre le verre et tournant le dos à Hubert, agacée.

Ah!

HUBERT.

Laisse-moi t'expliquer.

ANTOINETTE.

On est mal dans ce fauteuil. (Elle va s'asseoir à gauche de la table et avec satisfaction.) Ah!

HUBERT, la suivant.

Toinon!

ANTOINETTE, froidement.

Voulez-vous sonner, je vous prie?

HUBERT.

Vous désirez quelque chose? (Sans répondre, Antoinette fait un mouvement pour aller sonner elle-même.) J'y vais! (Après avoir sonné, redescendant.) Je ne vous explique pas encore, puisque Rose va venir, mais quand elle sera partie... je...

Un silence.

ROSE, entrant par la droite, deuxième plan.

Madame a sonné?

ANTOINETTE.

Non. (Désignant Hubert.) C'est monsieur.

HUBERT, ahuri.

Moi?

ROSE.

Monsieur désire?

HUBERT, embarrassé.

Je... de la bière... pour madame.

ANTOINETTE.

Je n'en veux pas.

HUBERT, décontenancé.

Alors... alors, je n'en prendrai pas non plus, Rose, merci.

Rosé sort avec le plateau.

SCÈNE VI

HUBERT, ANTOINETTE.

HUBERT.

Pourquoi m'avez-vous fait sonner Rose?

ANTOINETTE.

Pour qu'elle vienne. Le temps qu'elle a été là, du moins, j'ai été tranquille.

HUBERT, vexé.

Ah! Vraiment, ma chère Antoinette, vous avez l'ironie cruelle.

ANTOINETTE, se levant.

Ça y est, c'est moi qui vais avoir la scène!

HUBERT.

Hein?

ANTOINETTE, brusquement.

Baissez le store, je vous prie.

HUBERT, sans comprendre.

Le store?

ANTOINETTE.

Oui, le store! (Hubert va baisser le store.) De ce côté-là on aperçoit tout ce qui se passe ici, et si on voyait un ami de mon mari me faire une scène, on comprendrait tout de suite que j'ai un amant.

HUBERT, redescendant.

Prenez garde, Antoinette, vous êtes sur le point d'aller un peu loin.

ANTOINETTE.

Je vous suis... et je regrette que vous ne me rendiez pas la pareille, quand je sors pour aller chez vous.

HUBERT.

Ecoute, Toinon... que tu sois énervée, je le comprends. . je partage moi-même ton énervement.

ANTOINETTE.

Oui-dà? En jouant tranquillement à ces éternels dominos!

HUBERT.

Il m'avait demandé la revanche !

ANTOINETTE.

La revanche ! Et pendant ce temps-là, moi, je faisais la belle, devant votre porte, en plein soleil !

HUBERT.

Vous devriez pourtant vous rendre compte que maintenant je ne suis plus aussi libre qu'avant.

ANTOINETTE.

Parce que vous êtes devenu l'ami de mon mari ?

HUBERT.

Oui.

ANTOINETTE.

Alors, qu'est-ce que je dirai, moi, qui suis sa femme ?

HUBERT.

Ce n'est pas le même chose.

ANTOINETTE.

Naturellement. Dès qu'il s'agit de vous, ce n'est plus la même chose.

HUBERT.

Mais puisqu'il n'a pas voulu me laisser partir, voyons ! Est-ce ma faute si votre mari ne peut se passer de moi ? Et quand, par hasard, j'espère lui échapper, à peine ai-je le dos tourné que j'entends...

MONTUREUX, du dehors.

Hubert !

HUBERT, bas à Antoinette.

Voilà !

SCÈNE VII

LES MÊMES, MONTUREUX.

MONTUREUX, entrant par la gauche, deuxième plan, tenant une bassinoire.

Voyez ce que je viens de trouver dans la caisse !

HUBERT.

Une bassinoire ?

ANTOINETE, regardant son mari, et à elle-même.

Bassinoire ! Bassinoire !

HUBERT.

Superbe, mon cher Montureux.

MONTUREUX, enthousiasmé.

Et l'étiquette ? Lisez l'étiquette !

HUBERT, prenant la bassinoire et lisant l'étiquette collée dessus.

« Bassinoire italienne du XIII^e^ siècle, aux armes de Vérone. La lettre C, gravée au dessus, fait supposer qu'elle a appartenu aux Capulets. »

MONTUREUX.

La bassinoire des Capulets ! (A Antoinette.) Dire qu'elle a peut-être bassiné le lit de Juliette !

ANTOINETTE, agacée, à part.

Elle a même dû bassiner Juliette !

MONTUREUX, désignant la bassinoire.

Vous la tenez bien, au moins ?

HUBERT.

Oui, oui.

MONTUREUX, remontant.

J'ai encore deux ou trois surprises à délicieler... La bassinoire des Capulets!... Il n'y a vraiment que la mère Jacob pour faire de ces trouvailles-là!

Il entre à gauche, deuxième plan.

SCÈNE VIII

ANTOINETTE, HUBERT.

HUBERT.

La voilà, ma liberté, la voilà!

ANTOINETTE.

Eh! on trouve des prétextes!

HUBERT.

Des prétextes? Mais j'en trouve, des prétextes!

ANTOINETTE.

Ah! bien!

HUBERT.

Comment? « Ah bien! » Tenez, la semaine dernière, quand vous êtes allée à Paris, chez votre couturière, et que je devais vous rejoindre par le train suivant...

ANTOINETTE.

Ah! oui, parlons-en!

HUBERT.

Au moment d'aller à la gare, impossible de me débarrasser de M. Montureux... Alors, je lui ai dit : « Je vais prendre un bain. » (Triomphant.) C'était un prétexte, cela?... Malheureusement il a voulu en prendre un avec moi... Il avait peur que je me noyasse...

je ne sais pas nager... (Avec émotion.) Il m'a appris à faire la planche.

ANTOINETTE.

C'est touchant !

HUBERT, même jeu.

Il me tenait comme ça... la main sous le dos... (Imitant Montureux et s'aidant de la bassinoire.) « Allongez les jambes, mon bon Hubert, ne respirez pas ! » Et pendant que j'allongeais, sans respirer, je me disais : « Et Antoinette qui m'attend à Paris ! »

ANTOINETTE.

Si vous aviez su nager, ça ne vous serait pas arrivé !

HUBERT, gesticulant avec la bassinoire.

Si j'avais su... évidemment... j'aurais...

ANTOINETTE, désignant la bassinoire.

Posez donc ça, vous avez l'air de bassiner le salon !

HUBERT.

Oui. (Il pose la bassinoire sur la table.) Sans compter que j'ai toujours peur d'éveiller ses soupçons, de compromettre notre bonheur.

ANTOINETTE.

Notre bonheur ! Ah ! parlons-en, de notre bonheur ! Il est joli ! Et je commence à en avoir assez d'aller toujours à des rendez-vous dont je reviens régulièrement bredouille !

HUBERT, choqué.

Oh ! bredouille !

ANTOINETTE.

Ah ! oui, tout est bien changé ! Tiens, autrefois, je ne pouvais jamais être fâchée contre toi, tu étais si

gentil, si ingénieux pour m'apaiser... Tu me faisais des chatteries en disant...

HUBERT, gentiment.

Qui aime bien chatterie bien!

ANTOINETTE.

Tandis que maintenant tu ne penses même plus à m'embrasser quand je t'en veux.

HUBERT.

Je ne pense qu'à cela... au contraire, seulement... (A part, gêné.) ici... sous son toit!

ANTOINETTE.

Seulement, quoi?

HUBERT.

Ton mari qui est là!

ANTOINETTE, ironique.

Allez lui demander la permission.

HUBERT, se montant.

La permission!... Regarde comme je la lui demande, la permission!

Il va pour l'embrasser.

VOIX DE MONTUREUX.

Hubert!

HUBERT, n'embrassant pas Antoinette et allant vers la gauche, vivement.

Voilà, mon ami!

ANTOINETTE, exaspérée.

Ah! c'est infernal! (A Hubert.) Où allez-vous?

HUBERT, naïvement.

Il m'appelle.

ANTOINETTE.

Eh bien, n'y allez pas!

HUBERT.

Il viendra me chercher.

ANTOINETTE.

Attendez au moins qu'il vienne!

VOIX DE MONTUREUX.

Hubert!

ANTOINETTE, exaspérée.

Oh! cette voix!

HUBERT, ne sachant que faire.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

ANTOINETTE.

On ne peut même plus causer... Il faut que nous causions, pourtant, que nous nous organisions autrement.

HUBERT.

Oui.

ANTOINETTE.

Mais où? quand? comment?

HUBERT, ahuri.

Quoi? où? comment? quand?

ANTOINETTE.

Eh bien oui, où? quand? comment causer?

HUBERT.

Ah! bon!

VOIX DE MONTUREUX.

Hubert, venez donc!

ANTOINETTE, exaspérée, à mi-voix, à l'adresse de son mari.

Zut!

HUBERT, à part, désolé.

Il s'impatiente! (Haut.) Eh bien, là-bas, chez moi, tout à l'heure, je tâcherai d'être libre.

ANTOINETTE.

Il tâchera ! Il n'en est même pas sûr !

HUBERT.

Eh bien, si, si, je trouverai un prétexte.

ANTOINETTE.

Comme hier, comme aujourd'hui ! Tenez, vous n'avez pas de volonté, vous n'êtes pas un homme, vous n'êtes qu'un chiffon !

HUBERT.

Puisque je te dis que je trouverai !

ANTOINETTE.

Chiffon !

SCÈNE IX

LES MÊMES, MONTUREUX, tenant une soupière et entrant par la gauche, deuxième plan.

MONTUREUX, qui a entendu le dernier mot.

Chiffons ?... C'est pour parler de chiffons, que tu me le retiens ici ? Mais voilà dix minutes que je vous appelle, mon ami.

HUBERT.

Je n'ai rien entendu, je causais avec madame.

MONTUREUX, à Antoinette.

Tu ne peux donc pas le laisser un peu tranquille ? Tu l'accapares !

ANTOINETTE, à part, exaspérée.

Ah ! ça, c'est le comble !

MONTUREUX, à Hubert.

Tenez ! une soupière en vieux Rouen ! Et intacte !

HUBERT, la prenant.

Superbe.

MONTUREUX.

Et à la corne! (A Antoinette.) Elle est à la corne!

ANTOINETTE.

Tant pis pour elle, mon ami.

MONTUREUX.

Comment, tant pis? Mais, la corne c'est sa valeur.

ANTOINETTE.

Alors tant mieux pour elle, mon ami.

MONTUREUX.

Venez, Hubert... Nous allons arranger, étiqueter et cataloguer l'envoi de la mère Jacob.

Il remonte.

HUBERT.

Oui. (A part, sincèrement.) Je ne peux pourtant pas refuser à cet excellent homme dont je prends la femme... (Bas à Antoinette.) A quelle heure?

ANTOINETTE, bas à Hubert.

Six heures.

MONTUREUX.

Venez-vous?

HUBERT, troublé, à Antoinette.

Je viens (A Montureux.) Six heures.

MONTUREUX, étonné.

Déjà? Non, cinq heures... nous en avons bien jusqu'au dîner.

ANTOINETTE et HUBERT, à part.

Jusqu'au dîner!

MONTUREUX.

Qu'est-ce que vous avez fait de la bassinoire?

HUBERT, la prenant sur la table.

La voilà.

MONTUREUX.

Avec cet envoi-là, mon cher Hubert, je vais compléter votre éducation.

HUBERT, à part.

Et c'est toujours dans un bon sentiment!

Montureux et Hubert entrent à gauche, deuxième plan.

SCÈNE X

ANTOINETTE, puis HÉLÈNE.

ANTOINETTE, seule.

Jusqu'au dîner! Et c'est moi qui l'accapare! Ah! non, non, ça ne peut pas durer comme ça!... Ah! on étouffe ici!...

Elle va relever le store.

HÉLÈNE, paraissant dehors dans l'encadrement de la fenêtre.

Bonjour, ma chérie.

ANTOINETTE.

Ah! c'est toi, Hélène?

HÉLÈNE.

Tu n'as pas vu Gaston?

ANTOINETTE.

Si. Il est par là, en train de se laver les mains.

HÉLÈNE, entrant par la terrasse.

Enfin! Je le trouve! Ah! ma chère! Ah! ma chère!

ANTOINETTE.

Quoi? Qu'y a-t-il?

HÉLÈNE.

Il y a que plus ça va, plus mon mari prend Gaston en grippe!

ANTOINETTE.

Tu as de la chance, toi! Ici, c'est tout le contraire, plus ça va, plus mon mari s'attache à Hubert.

HÉLÈNE.

Et tu te plains?

ANTOINETTE.

Si je me plains? Ah! ma chère!

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que je dirai alors, moi? On voit bien que tu ne te doutes pas de l'existence que me font ces messieurs! Ils se disputent continuellement. Et sais-tu comment ça se termine régulièrement? Gaston prend son chapeau et il s'en va.

ANTOINETTE.

Alors, toi, tu peux mettre le tien et aller le retrouver. Tu as un mari qui vous assure la liberté et tu te plains!

HÉLÈNE.

La liberté? Si tu savais à quoi se résument nos rendez-vous! Gaston passe tout son temps à me dire du mal de mon mari.

ANTOINETTE.

Il vient, au moins! Hubert, lui, il ne parvient même pas à se débarrasser de...

HÉLÈNE.

Et on parle des joies de l'adultère!

ANTOINETTE.

La vérité, vois-tu, c'est qu'on ne devrait jamais tromper son mari...

HÉLÈNE.

Oh !

ANTOINETTE, continuant.

. . . avec un ami de son mari. Car, ma chère, qu'ils s'entendent ou qu'ils ne s'entendent pas, le résultat est le même... Ah ! j'ai commis une fameuse sottise, le jour où j'ai attiré Hubert chez moi !

Elle se lève.

HÉLÈNE, vivement, se levant.

Non, ça, ne le regrette pas... Je ne suis pas prude, mais quand je pense que, pendant un an, tu as pu aimer un homme que ton mari ne connaissait même pas... Il y avait là quelque chose... d'immoral...

ANTOINETTE.

Alors tu trouves plus moral que ce soit avec un ami de ?...

HÉLÈNE, hésitant.

Plus moral... En tout cas, si on est pincé, c'est moins gênant... Enfin, te vois-tu surprise en flagrant délit avec un monsieur que le commissaire serait obligé de présenter à ton mari ? Je m'étonne que toi, la fille d'un ancien magistrat...

ANTOINETTE.

Oui, oui, tout ça, c'est très joli, mais il y a quatre mois, j'étais parfaitement heureuse, tandis que maintenant... Ah ! si c'était à refaire !

HÉLÈNE.

Eh bien, moi, je vais plus loin ; si jamais Gaston se brouillait avec mon mari...

ANTOINETTE, frappée d'une idée, à elle-même.

Se brouiller !... Mais oui !... Mais le voilà, le moyen !

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que tu dis?

Elle s'assied à la table à gauche.

ANTOINETTE.

Moi, rien!... (A part.) Il n'y a pas à hésiter... C'est égal, moi qui me suis donné tant de mal pour les... (Elle fait le geste de rapprocher deux personnes.) celui qui m'aurait dit qu'un jour je les... (Elle fait le geste de les séparer. Apercevant Hubert qui paraît à gauche.) Lui!

SCÈNE XI

LES MÊMES, HUBERT, GASTON.

HUBERT, entrant vivement par la gauche, deuxième plan, sans voir Hélène.

Montureux vient de casser la soupière, il fait chauffer de la colle... Nous avons dix minutes devant nous.

ANTOINETTE.

Profitons-en.

HUBERT.

Et j'ai trouvé un prétexte sûr pour être libre. (Apercevant Hélène qui s'est assise à gauche de la table.) Oh! Madame Dumontiers!... Je vous demande pardon.

GASTON, entrant par la gauche, premier plan, et parlant à la cantonade.

Merci, mon enfant, merci!

HÉLÈNE, se levant, en apercevant Gaston.

Vous voilà, vous?

GASTON, apercevant Hélène.

Hélène!

ANTOINETTE, à Hubert, le tirant par le bras.

Voyons toujours ton prétexte, mon chéri.

Antoinette et Hubert sont à droite de la scène. Hélène et Gaston à gauche.

GASTON, à Hélène.

Votre mari s'est conduit comme un mufle!

HÉLÈNE, froissée.

Gaston!

HUBERT, à Antoinette.

Je vais lui dire que je suis malade.

ANTOINETTE, à Hubert.

Malheureux! Garde-t-en bien!

GASTON, à Hélène.

Un mufle!

Ils parlent bas avec animation pendant les répliques suivantes.

ANTOINETTE, à Hubert.

Il irait te soigner!

HUBERT, à lui-même.

Sapristi! Je n'avais pas pensé à ça!

ANTOINETTE, à Hubert.

Et tu serais obligé de te coucher, et il s'installerait au pied de ton lit.

HUBERT, à lui-même, avec émotion.

Il me veillerait!

GASTON, à Hélène.

Et si je connaissais un mot plus mufle que mufle!..

ANTOINETTE, à Hubert.

Et que ferions-nous, avec mon mari au pied du lit?... Ou plutôt que ne ferions-nous pas?

HÉLÈNE, à Gaston.

C'est vous qui l'asticotez toujours!

GASTON, à Hélène, furieux.

Je l'asticote? Je l'asticote?

HUBERT, à Antoinette.

Sapristi de sapristi! Et moi qui étais si content de mon idée!

GASTON, à Hélène, criant.

Mais c'est lui, au contraire!...

ANTOINETTE, à Hubert.

Enfin, tu as fait un effort, et c'est très gentil!

HUBERT, à Antoinette.

Oui, mais, en attendant...

ANTOINETTE, à Hubert.

Rassure-toi, m'amour, tu seras tout de même libre à six heures.

HUBERT, à Antoinette.

Comment?

GASTON, hurlant.

Et moi, je vous dis, entendez-vous, je vous dis...

ANTOINETTE, se tournant vers Hélène et Gaston.

Plus bas, mes enfants.

GASTON, reprenant à voix basse, à Hélène.

Et moi, je vous dis...

Il continue à voix basse.

HUBERT, à Antoinette.

Libre?

ANTOINETTE, à Hubert.

Oui, et demain et après-demain, et tous les jours,

et nous reprendrons notre bonne petite existence d'autrefois et plus jamais bredouille, la petite Toinon !

HÉLÈNE, à Gaston.

Mais si, mais si, il faut y mettre un peu du tien.

HUBERT, à Antoinette.

Mais comment ?

ANTOINETTE, lui tapotant les joues.

Qui est-ce qui va se brouiller avec M. Montureux ? C'est m'amour !

HUBERT, ahuri.

Hein ?

HÉLÈNE, même jeu, à Gaston.

Qui est-ce qui va aller faire la paix avec M. Dumontiers ? C'est Tonton !

HUBERT et GASTON, chacun de son côté, à Antoinette et Hélène.

Qu'est-ce que tu dis ?

ENSEMBLE.

ANTOINETTE, à Hubert, même jeu que plus haut.

Qui est-ce qui va se brouiller avec M. Montureux ? C'est m'amour !

HÉLÈNE, à Gaston, même jeu que plus haut.

Qui est-ce qui va faire la paix avec M. Dumontiers ? C'est Tonton !

HUBERT, à Antoinette.

Me brouiller avec Montureux ?

GASTON, à Hélène.

Faire la paix avec ce sale type ?

HUBERT, abasourdi, à Antoinette.

Mais tu n'y songes pas !

GASTON, à Hélène.

Jamais !

HUBERT, continuant.

Me brouiller?

ANTOINETTE.

Pourquoi pas?

HUBERT, cherchant.

Parce que... parce... que...

HÉLÈNE, à Gaston.

Vous refusez?

GASTON, à Hélène.

Mais j'aimerais mieux...

ANTOINETTE, à Hubert.

ENSEMBLE, élevant la voix progressivement.

Parce que quoi?

GASTON, à Hélène.

Je ne sais pas ce que je n'aimerais pas mieux!

HUBERT, à Antoinette.

Enfin...

ANTOINETTE, à Hubert.

Enfin, quoi? Quoi, enfin?

HÉLÈNE, à Gaston.

Gaston!

GASTON, à Hélène.

Non! non! non!

HUBERT, à Antoinette.

Mais...

ANTOINETTE, l'imitant.

Mais... mais... mais... quoi?

La discussion tourne en un brouhaha indescriptible,

ANTOINETTE, à Hélène et Gaston.

Mes enfants, je vous en prie, parlons moins haut, on ne s'entend plus!

La discussion se continue de chaque côté, à voix basse, en pantomime de plus en plus animée. Hubert et Gaston font des signes de dénégation. Antoinette et Hélène, exaspérées, tout à coup lèvent les bras au ciel, remontant au fond, où elles se mettent à causer tout bas avec animation; Hubert et Gaston changent de places, Hubert va s'asseoir à droite et Gaston à gauche. Antoinette et Hélène redescendent, mais, dans leur agitation, elles se trompent de côté ; Antoinette descend vers Gaston et Hélène vers Hubert, sans s'apercevoir de leur erreur.

ENSEMBLE.

ANTOINETTE, à Gaston.

Alors, tu ne veux pas? (s'apercevant de son erreur.) Oh! pardon!

HÉLÈNE, à Hubert.

Alors, tu ne veux pas? (s'apercevant de son erreur.) Oh! pardon!

Antoinette revient vivement à Hubert, Hélène revient à Gaston. Parlant ensemble.

Alors, tu ne veux pas?

Gaston, d'un signe de tête fait signe que non.

HUBERT.

Mais réfléchis donc!

ANTOINETTE, furieuse.

C'est tout réfléchi, n'en parlons plus!

Elle lui tourne le dos.

HUBERT, élevant la voix et la suivant.

Mais sapristi de sapristi!

ANTOINETTE, avec dignité.

Ah! je vous en prie, monsieur, nous ne sommes pas seuls!

HUBERT.

Antoinette !

Furieuse, **Antoinette va s'asseoir dans un fauteuil, au fond à droite de la fenêtre, comme une personne qui boude. Très embêté, Hubert va s'asseoir également entre les deux portes de gauche.**

HÉLÈNE, à Gaston, froidement.

En ce cas, vous me renverrez mes lettres.

GASTON.

Hélène !

HÉLÈNE.

Et à partir de ce soir, la petite porte de la villa sera fermée.

GASTON, ébranlé.

Quoi ? Vous fermeriez...?

HÉLÈNE.

Tout !

GASTON.

Ah ! c'est comme ça !

HÉLÈNE.

Oui, monsieur, c'est à prendre ou à laisser.

GASTON, comme quelqu'un qui va prendre un parti.

Eh bien... eh bien...

HÉLÈNE.

Eh bien ?

GASTON, furieux.

Je vais aller faire la paix avec M. Dumontiers pour la treizième fois... oui, la treizième fois ! C'est à ne pas croire !.. Mais c'est la dernière, vous entendez, madame ! la dernière des dernières ! (Remontant

et s'adressant à Antoinette.) Ah ! mais !.. (A lui-même.) Sacré nom de nom !

Il sort précipitamment par le fond.

HÉLÈNE, à elle-même, — gaîment.

Pauvre Tonton !.. Il aura un bon point. (Haut.) Il doit être tard, je me sauve ! (Allant à Antoinette.) Au revoir, ma chérie. Voyons, voyons, ne te désole pas, ça s'arrangera. Ça s'arrange toujours. (A Hubert.) Au revoir, monsieur Grisolles.

Elle sort, pendant qu'Hubert la salue d'un signe de tête.

SCÈNE XII

ANTOINETTE, HUBERT.

Après le départ d'Hélène, Hubert regarde Antoinette qui continue à ne pas s'occuper de lui.

HUBERT, se décidant et allant vers elle.

Antoinette ! (Antoinette se lève et lui tourne le dos, en regardant par la fenêtre.) Mais, sapristi de sapristi ! pour se brouiller, encore faut-il un prétexte !

Il redescend.

ANTOINETTE, allant vivement à lui.

Mais le premier prétexte venu, mon chéri ! Tu n'as qu'à amener la conversation sur... tiens, sur la politique... Qu'elle serve au moins à quelque chose d'utile, la politique..., et, à la première réflexion de sa part, tu prends la mouche, tu prends ton chapeau, tu prends la porte, et allez donc ! Comme on dit : c'est pas ton père !

HUBERT, à lui-même.

Me brouiller avec Montureux !

ANTOINETTE, très pressante.

Tiens, il vient de casser la soupière, il doit être d'une humeur épouvantable, profites-en.

HUBERT, sautant.

Hein ? Aujourd'hui ? Comme ça ? Tout de suite ?

ANTOINETTE.

Mais oui. Du moment où tu es bien décidé, il vaut mieux que ça ne traîne pas. (Hubert veut parler — elle lui ferme la bouche — très câline.) Il ne faut jamais remettre au lendemain .. Et pendant ce temps-là, moi je vais mettre mon chapeau et à six heures... Ah ! m'amour !

HUBERT, regardant l'heure.

Six heures moins le quart.

ANTOINETTE.

En un quart d'heure, tu as le temps de te brouiller dix fois !.. Attends, je vais t'aider. (Il la regarde sans comprendre. Elle se dirige vers la porte de gauche — deuxième plan, — à part.) Ah ! les hommes nous donnent-ils assez de mal pour nous rendre heureuses !.. (Elle ouvre la porte et appelle.) Adolphe !

VOIX DE MONTUREUX.

Quoi ?

ANTOINETTE.

Monsieur Hubert voudrait te dire un mot.

HUBERT, ahuri.

Hein !

ANTOINETTE, enchantée, à Hubert.

Là !.. maintenant...

HUBERT.

Mais...

ANTOINETTE.

Chut ! le voici !

Hubert veut protester par gestes et lui faire comprendre qu'elle le prend au dépourvu. Mais Antoinette rentre à reculons à droite, tout en envoyant des baisers à Hubert. Elle emporte son chapeau et son ombrelle.

SCÈNE XIII

HUBERT, MONTUREUX.

HUBERT, à part.

Oh ! la ! la ! la ! la ! la !

MONTUREUX, entrant par la gauche, deuxième plan, avec un petit carnet sur lequel il continue à résumer des notes.

Vous avez à me parler, mon cher Hubert ?

HUBERT, très préoccupé.

Oui... non.

MONTUREUX.

Comment, oui, non ?

HUBERT, vivement.

Oui !.. C'est-à-dire oui !.. (Regardant l'heure, à part.) Six heures moins dix. (Haut.) Hum ! (A part.) La politique, c'est facile à dire... mais comme ça, de but en blanc...

MONTUREUX.

Eh bien ?

HUBERT, se décidant.

Mon cher Montureux...

MONTUREUX.

Je vous écoute.

HUBERT, à part, avec émotion.

Et puis, l'idée que je ne le verrai plus !..

MONTUREUX, mettant son carnet dans sa poche.

Eh bien, mon bon Hubert ?

HUBERT, à part.

Son bon Hubert ! (Haut.) Voici, je... je.... (Avec émotion.) Laissez-moi d'abord vous serrer la main...

MONTUREUX, étonné.

Hein ?

HUBERT.

Croyez bien que je n'oublierai jamais...

MONTUREUX, étonné.

Quoi ?

HUBERT.

Rien !.. (Prenant son parti.) Que pensez-vous du... de... de l'impôt sur le revenu, mon cher Montureux ?

MONTUREUX, ahuri.

De l'impôt sur le revenu ?

HUBERT.

Oui.

MONTUREUX.

Et c'est pour me demander ça que...

HUBERT.

Oui ! Répondez, je vous en prie... l'heure est grave.

MONTUREUX.

Mon Dieu... je trouve injuste...

HUBERT, vivement et s'emballant.

Injuste ? Ah ! vraiment ? Ah ! vous trouvez injuste qu'on frappe ceux qui possèdent pour dégrever ceux qui n'ont rien ?

MONTUREUX.

Mais...

HUBERT, se montant.

Non, monsieur! Dans un siècle de progrès et de démocratie comme le nôtre...

MONTUREUX.

Permettez?

HUBERT.

Non, monsieur! Vous venez de me froisser dans mes convictions les plus chères!

MONTUREUX.

Mais, nom d'une potiche, vous ne me laissez pas achever!... Je trouve injuste...

HUBERT.

Pas un mot de plus!

Il reprend son chapeau.

MONTUREUX, criant.

Qu'on ne le vote pas!

HUBERT, penaud.

Ah?

MONTUREUX.

Qu'est-ce qui vous prend tout à coup?

HUBERT, très agité, posant son chapeau sur la table.

Manqué! Il faut trouver autre chose.

MONTUREUX, regardant Hubert.

Mais qu'est-ce qu'il a?

HUBERT, à lui-même.

La révision de la Constitution! (Haut.) Que pensez-vous de la révision de la Constitution?

MONTUREUX, ahuri.

La révision de la Constitution?

HUBERT.

Enfin, votre avis? L'heure est grave !

MONTUREUX.

Et votre avis, à vous?

HUBERT, vivement.

Je n'en ai pas!

MONTUREUX.

C'est exactement comme moi.

HUBERT, décontenancé.

Ah! (A part.) Encore manqué !

MONTUREUX.

Ah! ça, mon cher Hubert, pourquoi diable, voulez-vous à toute force parler politique?

HUBERT.

Mais... parce que... l'heure est grave !...

MONTUREUX.

Vous savez bien que nous avons les mêmes opinions.

HUBERT.

C'est vrai. (A part.) Sapristi de sapristi !

MONTUREUX.

Comme en religion, du reste, et en art et en tout.

HUBERT, à part, très agité.

Eh bien, ça va être commode.

MONTUREUX, ahuri.

Mais qu'est-ce qu'il a?

HUBERT, à lui-même réfléchissant.

Reste l'histoire! (Haut, gravement.) La baignoire de Marat était en argent.

MONTUREUX, ahuri.

Hein ?

HUBERT, même jeu.

La baignoire de Marat était en argent.

MONTUREUX, avec douceur.

Vous voulez parler de celle de Gambetta ?

HUBERT, vivement.

Alors, c'est un démenti ?

MONTUREUX, ahuri.

Mais...

HUBERT, à part.

Ça y est !

MONTUREUX, à part.

Au fait, je confonds peut-être.

HUBERT, avec arrogance.

Ah ! monsieur, vous venez de...

Il prend son chapeau.

MONTUREUX.

Et du moment que vous m'affirmez... (Avec conviction.) La baignoire de Marat était en argent.

HUBERT, à part, désespéré.

Sapristi de sapristi, de sapristi !

Il pose son chapeau.

MONTUREUX.

Ma parole, mon cher Hubert, on dirait que vous me cherchez une querelle d'Allemand.

HUBERT, à part.

Une querelle d'Allemand ? Ah ! cette fois !... (Haut.) Une querelle d'Allemand !... Vous oubliez que je suis Français... et Français de Châteauroux, centre de la France !

MONTUREUX, poussant un cri.

Vous êtes de Châteauroux ?

HUBERT.

Oui, monsieur !

MONTUREUX.

Mais moi aussi !

HUBERT.

Non ?

MONTUREUX et HUBERT, ensemble.

Il est de Châteauroux !

MONTUREUX, radieux.

Nous sommes pays.

HUBERT, gaîment.

Pays !

MONTUREUX, lui serrant la main avec effusion.

Ah ! mon bon Hubert, vous ne sauriez croire combien je suis heureux.

HUBERT, de même.

Et moi donc, mon cher Montureux !

MONTUREUX.

Voilà qui va encore resserrer nos liens d'amitié!

HUBERT, ramené à la situation.

Nos liens d'a... (A part.) Je m'enfonce. moi, je m'enfonce !

MONTUREUX.

Puisque nous sommes compatriotes, aurez-vous plus de confiance en moi ? et saurai-je enfin ce que vous avez ?

HUBERT.

Je vous assure, Montureux...

MONTUREUX.

Allons donc !... Nerveux, irritable comme vous l'êtes en ce moment... vous avez quelque chose... Est-ce que sans le vouloir, je vous aurais ?...

HUBERT, avec élan, lui prenant la main.

Vous ?... oh ! Montureux !

MONTUREUX, cherchant.

Ma femme, alors ?

HUBERT, vivement.

Non, non, non.

MONTUREUX.

Si, si, avec sa manie de nous parler chiffons, toilettes, elle vous ennuie et je vais le lui dire.

Il veut remonter.

HUBERT, le retenant, vivement.

Non, non ! je vous assure, je n'ai pas à me plaindre de madame Montureux.

MONTUREUX.

Vrai ?

HUBERT, avec contrainte

Vrai.

MONTUREUX, cherchant toujours.

Alors quoi ?... (Tout à coup.) Des peines de cœur ?

HUBERT, avec un geste très dégagé.

Oh !

MONTUREUX.

Une maîtresse... qui vous rend malheureux ? C'est ça !... Mais elle ne sait donc pas quel homme vous êtes ! quelle nature délicate ! quel cœur !

HUBERT, ému.

Montureux !

MONTUREUX.

Voulez-vous que j'aille la voir ? que je lui parle ?

HUBERT.

Non, non ! je vous jure qu'il ne s'agit pas...

MONTUREUX.

Non plus ?... Ah ! j'y suis ! Des ennuis d'argent ?

HUBERT.

Non ! non !

MONTUREUX.

Si, si, vous avez joué, vous avez perdu ! (Voulant prendre son portefeuille et simplement.) Combien ?

HUBERT, vivement.

Oh ! ça, jamais, jamais !

MONTUREUX.

Pourquoi ? Ce serait tout naturel ! N'êtes-vous pas mon meilleur ami, mon véritable, mon seul ami ?

HUBERT, de plus en plus ému.

Montureux ! Montureux !

MONTUREUX.

J'aurais un frère que je ne le chérirais pas davantage.

HUBERT, avec une émotion croissante.

Oh ! non, c'est trop, c'est trop !

MONTUREUX, avec une brusquerie affectueuse.

Enfin, nom d'une potiche, tu as quelque chose !

HUBERT, pleurant.

Tu... tu... il me tu... tu...

MONTUREUX, l'encourageant et lui tendant les bras.

Allons ! Allons ! Parle !

HUBERT, se jetant dans les bras de Montureux et sanglotant.

Adolphe!... Adolphe! Adolphe!...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ANTOINETTE, son chapeau sur la tête, achevant de mettre ses gants, puis JOSEPH.

ANTOINETTE, entrant de droite.

Six heures!... (Apercevant Hubert dans les bras de Montureux, à part, poussant un cri de stupéfaction.) Ah!

MONTUREUX, sans voir Antoinette.

Mon bon Hubert!

HUBERT, de même.

Mon bon, mon excellent Adolphe!

ANTOINETTE, à part.

Dans les bras l'un de l'autre!

HUBERT, à Montureux.

Si tu savais!

ANTOINETTE, à part.

Et ils se tutoient! (Haut.) Je ne vous dérange pas?

HUBERT, s'éloignant vivement de Montureux, à part.

Elle!

MONTUREUX.

Ah! Tu arrives bien!

JOSEPH, entrant par la gauche, deuxième plan.

Monsieur, la colle est chaude!

Il sort.

MONTUREUX.

J'y vais! (A Antoinette.) Vois un peu dans quel état

il est !... Et voilà un quart d'heure que je lui demande ce qu'il a, sans arriver à le savoir. Interroge-le. Tu es femme, tu réussiras peut-être mieux que moi. (s'excusant de s'en aller.) Je te demande pardon, mais la colle est chaude. (Sortant par la gauche.) Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il a ?

SCÈNE XV

ANTOINETTE, HUBERT, puis ROSE.

HUBERT, avec force.

Non ! non ! non !

ANTOINETTE.

Quoi ?

HUBERT, même jeu.

Antoinette, nous ne pouvons plus tromper cet homme-là !

ANTOINETTE.

Hein ?

HUBERT.

Nous ne le pouvons plus ! nous ne le pouvons plus !

ANTOINETTE.

Ah ! par exemple !

HUBERT.

J'ai fait mon possible, je vous le jure. Mais est-ce que je pouvais me douter qu'il était de Châteauroux.

ANTOINETTE.

Mon mari ?... Et après ?

HUBERT.

Mais moi aussi !... Et quand il a su que nous étions tous les deux...

ANTOINETTE, furieuse.

Ah ! non ! celle-là !...

HUBERT.

Ah ! Antoinette !

ANTOINETTE.

Baissez le store !... Le store !

HUBERT.

Ah ! oui !

Il baisse le store.

ANTOINETTE, à elle-même.

La voilà bien, ma chance ! Il y a plus de trois mille villes en France et il faut que justement ils soient tous les deux de la même ! Ah ! oui ! la voilà bien ma chance ! (Dans son énervement elle frappe son ombrelle sur son genou. L'ombrelle se casse.) Et elle continue !

Elle jette l'ombrelle sur le pouf.

HUBERT, redescendant.

Ah ! Antoinette, pourquoi n'avez-vous pas épousé un autre homme ? M. Dumontiers, par exemple ?

ANTOINETTE, très énervée.

Je vais vous le dire, mon ami, c'est parce que je n'y ai pas pensé.

HUBERT.

C'est que vous ne le connaissiez pas, voyez-vous !

ANTOINETTE.

Qui ça, M. Dumontiers ?

HUBERT, s'attendrissant.

Non, votre mari... Vous ne savez pas quelle nature généreuse... quel cœur d'or... ah ! si vous l'aviez vu, me prenant les mains !... Si vous l'aviez entendu !

Il m'a offert sa fortune... il m'a appelé son frère, oui, son frère !

ANTOINETTE.

Alors, je deviens votre belle-sœur, moi ?... Dame !

HUBERT.

Ecoute !

ANTOINETTE.

Pardon ! Maintenant que vous tutoyez mon mari, je vous prie de me dire « vous. »

HUBERT.

Oui... Ecoutez... Nous nous aimerons toujours, mais nous nous aimerons autrement.

ANTOINETTE.

Il n'y a pas plusieurs façons d'aimer, il n'y en a qu'une... la bonne !

HUBERT.

Ah ! pourquoi n'ai-je pas connu votre mari avant de vous aimer ?

ANTOINETTE, s'énervant de plus en plus.

Parce que vous m'avez aimée avant de le connaître.

HUBERT.

Si je l'avais connu, nous n'aurions pas succombé à notre amour, car j'aurais pu vous dire alors, comme je le fais aujourd'hui, quelle nature généreuse, quel..

ANTOINETTE, achevant.

Quel cœur d'or... Vous me l'avez déjà dit.

HUBERT.

Je ne vous le dirai jamais assez !

ANTOINETTE.

Ah ! mais ma parole, du train dont vous marchez,

vous allez finir par me demander compte de ma conduite vis-à-vis de lui ?

HUBERT.

Oh !

ANTOINETTE.

Eh bien, je vais vous l'expliquer, ma conduite ! On s'imagine vraiment que c'est uniquement pour son plaisir qu'une honnête femme se résout à prendre un amant ! Neuf fois sur dix, mon cher, c'est parce qu'elle y est amenée, poussée, forcée ! Si les jeunes filles se marient, ce n'est pas exclusivement pour ne plus être demoiselles, c'est aussi, et surtout, pour avoir un mari. Les unes tombent sur des hommes qui les trompent, d'autres sur des hommes qui les battent... et celles-là ne sont pas les plus à plaindre. Moi, je suis tombée sur une autre espèce, la plus terrible peut-être : le collectionneur !... J'ai lutté, oh ! ça, longtemps, courageusement, mais allez donc lutter contre un homme qui n'apprécie que les antiquités, qui ne vibre qu'en caressant la taille d'une soupière à la corne et ne se pâme qu'en serrant dans ses bras la bassinoire des Capulets ! La vertu a ses limites ! Et quand on a mon caractère, ma nature, alors non, un jour vient où l'on se lasse d'avoir épousé une collection, et une collection dont votre mari est la pièce la plus rare !

HUBERT.

Calmez-vous !

ANTOINETTE.

Mais enfin, je m'en étais délivrée de la collection, je m'en étais vengée, consolée, avec vous ! Et voilà maintenant que...

HUBERT, embêté.

Ah ! sapristi !...

ANTOINETTE, achevant.

De sapristi!... c'est votre grand mot! Puisque vous n'en trouvez pas de plus éloquent dans la circonstance... (Geste d'Hubert.) Non, restons-en là!... Du reste, puisque cela devait finir un jour ou l'autre, autant comme ça qu'autrement... au moins, c'est original. Ordinairement quand une femme est... disons le mot, il n'y en a qu'un... lâchée par son amant, c'est pour une autre femme... moi, c'est pour mon mari!

HUBERT.

Je...

ANTOINETTE.

Non, non, vous ne trouverez pas mieux... Allez relever le store.

HUBERT.

Oui.

Il va relever le store.

ANTOINETTE, à elle-même.

Ah! non! ce qui m'arrive là!... C'est à décourager une femme de tromper son mari.

HUBERT, redescendant.

Et plus tard, vous verrez, vous serez peut-être la première à me remercier.

ANTOINETTE.

Oui... oui... oui... Vous êtes content, n'est-ce pas? Moi aussi... Vous en aimez un autre? Moi aussi.

HUBERT, vivement.

Un autre? Vous aimez quelqu'un?

ANTOINETTE.

Mon Dieu oui.

HUBERT.

Qui? Qui?

ANTOINETTE.

Le même que vous, mon mari... et c'est à vous que je le dois... Merci !

Elle va prendre son ombrelle.

HUBERT, perplexe.

Votre mari?... c'est sérieux?

ANTOINETTE.

Regardez-moi, mon ami, est-ce que j'ai la tête d'une femme qui a envie de rire?

Elle remonte.

HUBERT.

Où allez-vous?

ANTOINETTE.

Prendre l'air.

HUBERT.

Ah !

ANTOINETTE, à elle-même.

J'en ai besoin!... (Elle a pris son ombrelle et voyant qu'elle est cassée.) Je ne peux pas sortir avec ça. (Elle se dirige vers sa chambre en emportant l'ombrelle. Puis voyant Rose paraître au fond.) Qu'y a-t-il?

ROSE.

C'est un monsieur qui demande M. Grisolles.

ANTOINETTE, désignant Hubert.

M. Grisolles? Le voilà !

Elle entre dans sa chambre, pendant que Rose remonte.

SCÈNE XVI

HUBERT, ROSE, puis MAXIME.

HUBERT, à lui-même.

Un monsieur qui me demande?

ROSE, au fond, à Maxime.

Par ici, monsieur.

Maxime paraît. — Rose sort.

HUBERT.

Maxime!

MAXIME.

Je viens de chez toi, ta bonne m'a dit que je te trouverais ici, chez M. Montureux, un de tes amis, alors je me suis permis... Je ne suis pas indiscret?

HUBERT.

Tu es donc à Cabourg?

MAXIME.

Depuis une heure. J'arrive de Trouville, en passant par Villers, Houlgate. Je fais la côte à la recherche d'une femme.

HUBERT.

Encore? Ah! ça, tu passes donc ton temps?...

MAXIME.

Je l'avais trouvée... je l'ai reperdue...

HUBERT, distrait.

Ah!

MAXIME.

Oui, une rencontre charmante, il y a huit jours, en

chemin de fer.... Tu n'as pas l'air de m'écouter?....

HUBERT.

Si! Si!

MAXIME.

Qu'est-ce que tu as? Des ennuis? Ta veuve? Ça ne va pas?

HUBERT, ne se rappelant plus tout de suite.

Ma veuve?... Ah! oui... Si! si! ça va, ça n'a même jamais été mieux!

MAXIME.

Bon! Je te disais donc, il y a huit jours, je revenais de Lisieux et, dans le rapide de Trouville à Paris, en face de moi, une femme exquise, délicieuse... bien en chair... à point... la femme idéale enfin!...

HUBERT, répétant machinalement.

Idéale... bien en chair.

MAXIME.

Sous le premier tunnel, je pose mon pied sur le sien...

Antoinette paraît à droite. Hubert se retourne et remonte un peu vers elle.

MAXIME, voyant Antoinette, s'arrête et absolument stupéfait, à part.

Ah!

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, entre, une nouvelle ombrelle à la main, et voyant les deux hommes, à Hubert.

Ne vous dérangez pas.

Elle salue Maxime sans presque le regarder et elle se dirige vers le fond.

MAXIME, à part, la regardant toujours.

Mais je ne rêve pas!

Antoinette disparaît par la terrasse, suivie du regard par les deux jeunes gens.

SCÈNE XVIII

HUBERT, MAXIME.

MAXIME, vivement.

Cette dame? Quelle est cette dame?... Réponds donc!

HUBERT.

Madame Montureux.

MAXIME.

Madame Montureux? c'est madame Montureux?

HUBERT.

Qu'est-ce que tu as?

MAXIME.

Mais c'est elle, mon ami, c'est elle!

HUBERT.

Qui, elle?

MAXIME.

La femme du chemin de fer!

HUBERT, à part, réfléchissant.

Antoinette?... Mais oui, il y a huit jours, elle est allée à Paris... pendant que je faisais la planche...

MAXIME, ravi.

Et moi qui venais te demander de m'aider à re-

trouver... Tu la connais! Je suis chez elle! et le mari est un de tes amis! Ah! ah!

HUBERT, à part, furieux.

C'est trop fort! (Haut.) Alors, tu disais que... c'était en chemin de fer que?...

MAXIME.

Oui, où en étais-je?

HUBERT, se contenant.

Sous le tunnel! Tu venais de poser ton pied sur...

MAXIME.

Ah! oui.

HUBERT.

Elle a retiré le sien?

MAXIME.

Oui.

HUBERT, avec soulagement.

Ah!

MAXIME.

Mais mollement.

HUBERT, à part.

Mollement! (Haut.) Et après?

MAXIME.

Rien jusqu'à Paris. Là, mon cher, un épisode charmant; elle sort de la gare, je la suis jusqu'au Printemps... Je l'aurais suivie jusqu'en hiver!...

HUBERT, ironique.

Oh! charmant!

MAXIME.

J'achète une brassée de fleurs, je guette sa sortie et, au moment où elle monte en voiture, v'lan! une pluie de roses, de jasmins et d'œillets!

HUBERT, même ton.

Très poétique !

MAXIME.

N'est-ce pas? Je veux la suivre, je ne trouve pas de voiture, la sienne disparaît, je l'avais perdue !... Mais comme son train venait de Trouville, je me suis dit...

HUBERT.

Oui, oui... Mon cher, madame Montureux est une honnête femme dans toute l'acception du mot ; avec elle il n'y a rien à faire !

MAXIME.

Oui ?... Eh bien, moi, je suis convaincu qu'avec elle il y a à faire.

HUBERT.

Hein !

MAXIME.

Très forte, cette femme-là... Tiens, là, tout à l'heure, quand elle m'a vu, elle n'a pas eu l'air de me reconnaître.

HUBERT.

C'est vrai !... (A part.) Voilà donc pourquoi elle a rompu si facilement... Elle ne demandait que ça !

MAXIME.

Tu vas me présenter à son mari ?

HUBERT, se contenant à peine.

J'allais te l'offrir !

MAXIME, lui serrant la main.

Merci, et lui dire de moi tout le bien...

HUBERT.

Que tu en penses.

MAXIME.

Oui.

HUBERT.

C'est entendu... (Lui donnant son chapeau.) Va-t'en !

MAXIME.

Hein ?

HUBERT.

Naturellement. Comment veux-tu que je dise du bien de toi si tu es là ? Ça te gênera... et moi aussi... (Le poussant.) Va-t'en ! Va-t'en, vite !

Montureux paraît par la gauche, deuxième plan. Il tient la soupière qu'il vient de recoller.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, MONTUREUX.

MONTUREUX, entrant.

C'est recollé !

HUBERT, l'apercevant.

Montureux ! (A part.) Sapristi !

MAXIME, bas.

Le mari !... (Il salue Montureux.) Veuillez m'excuser, monsieur, mais n'ayant pas trouvé mon ami Hubert chez lui...

MONTUREUX, vivement.

A trois heures et demie ? (A part.) L'ami d'enfance !... (Haut, allant à Maxime.) C'est moi le seul coupable, mon cher M. Dupont.

MAXIME et HUBERT, sans comprendre.

Dupont ?

MONTUREUX, à Maxime.

Vous dînez avec nous, n'est-ce pas?

MAXIME, à part.

Hein?

HUBERT, vivement, comprenant l'erreur de Montureux.

Non, non, il ne dîne pas. Ce n'est pas lui, Dupont!

MONTUREUX, étonné.

Comment?

MAXIME, à Hubert.

Présente-moi.

HUBERT, à part.

Oh! la, la, la, la! (Présentant avec résignation.) Maxime de Thorcy, un de mes amis...

MONTUREUX.

D'enfance?

HUBERT, vivement.

Non! (Bas à Maxime.) Va-t'en, maintenant!

MONTUREUX.

N'importe, un ami de notre Hubert, je ne me dédis pas, vous dînez avec nous.

MAXIME, vivement.

J'accepte.

HUBERT, à part.

Ça y est!

MAXIME, avec effusion.

Et croyez bien que je suis touché...

Il veut lui prendre la main.

MONTUREUX, lui montrant la soupière qu'il tient.

Oui... mais ne touchez pas, cher monsieur, elle est fraîchement recollée... Une soupière en vieux Rouen... et intacte... presque... Je suis un collectionneur enragé.

MAXIME, à part.

Ah! bah!.. (Haut, avec enthousiasme.) Admirable! Merveilleux!.. (Avec aplomb.) Du XV^e^!

MONTUREUX.

Vous vous y connaissez?

MAXIME.

Très bien.

HUBERT.

Toi?

MAXIME.

Mais je suis un passionné!

MONTUREUX, ravi.

Non?.. Et Hubert qui ne me dit pas... (Donnant la soupière à Hubert.) Tiens-moi ça un instant. (Revenant à Maxime, et lui prenant les mains.) Mais je ne vous quitte plus!

HUBERT, à part.

Et allez donc! Et allez donc!

MONTUREUX, lui prenant le bras.

Je vais vous montrer l'envoi de la mère Jacob... l'antiquaire de la rue Drouot... Vous la connaissez?

MAXIME.

Si je connais la mère Jacob?... Une juive!

MONTUREUX.

Il la connaît!.. Et Hubert qui ne me dit pas... (Entraînant Maxime.) Venez, mon bon de Thorey... (A Hubert, en remontant.) Il est charmant, ton ami.

MAXIME, passant près d'Hubert, bas.

Merci, mon vieux!

Il entre à gauche derrière Montureux. Hubert les regarde partir avec hébètement, et tenant toujours la soupière.

SCÈNE XX

HUBERT, puis ANTOINETTE.

HUBERT, seul, exaspéré.

Son bon de Thorcy !.. Et l'autre qui me remercie !.. Ah ! tu crois que tu vas t'installer comme ça tranquillement ! Ah ! non ! Je suis là, moi ! (Apercevant Antoinette sur la terrasse.) Elle !

Il pose la soupière sur la table.

ANTOINETTE, entrant.

Ah ! ça va mieux !

HUBERT, exaspéré.

Madame !

ANTOINETTE, froidement.

Monsieur ?

HUBERT, s'interrompant.

Une minute !.. (Il va vivement baisser le store, puis reprenant, furieux.) Madame !.. Je ne veux pas qu'on se moque de moi plus longtemps !

ANTOINETTE.

Je vous prie de me laisser passer, monsieur.

Elle veut aller vers le cabinet de Montureux.

HUBERT, ironique.

Pour aller rejoindre votre mari sans doute ?

ANTOINETTE.

Mon mari, oui, monsieur.

HUBERT.

Non, madame, car ce n'est pas votre mari que vous

voulez allez rejoindre par là !.. C'est M. Maxime de Thorcy !

ANTOINETTE, ne comprenant pas.

Maxime de Thorcy ? Connais pas.

HUBERT.

Vraiment ? Mais je sais tout, entendez-vous, tout !.. Et la preuve que vous le connaissez, c'est que vous ne l'avez pas reconnu !.. (Antoinette stupéfaite le regarde.) Tout à l'heure, là !.. le monsieur du chemin de fer !

ANTOINETTE.

Le monsieur ?

HUBERT.

Du chemin de fer... il y a huit jours !

ANTOINETTE, se souvenant.

Mais oui, je me souviens maintenant.

HUBERT, ricanant.

Ah ! Ah ! la mémoire vous revient !.. (Brusquement.) Pourquoi l'avez-vous retiré mollement ?

ANTOINETTE.

Hein ?

HUBERT.

Pourquoi l'avez-vous retiré mollement ?

ANTOINETTE.

Mais quoi ?

HUBERT.

Votre pied, sous le tunnel ?

ANTOINETTE, indignée.

Mollement ?

HUBERT.

Oui, madame, mollement !

ANTOINETTE, hautaine.

Que voulez-vous donc insinuer, monsieur ?

HUBERT.

Et la pluie de fleurs... dans la voiture ?

ANTOINETTE, intéressée.

C'était lui ?

HUBERT.

Oui, madame, lui, encore, toujours !

ANTOINETTE.

Tiens, tiens, tiens !

HUBERT.

Il dit que vous êtes une femme exquise, délicieuse, rêvée, idéale.

ANTOINETTE, flattée.

Allons donc ?

HUBERT.

Et depuis lors, il vous cherche partout !

ANTOINETTE.

Non ?

HUBERT.

Il fait les plages !

ANTOINETTE, avec compassion.

Oh !

HUBERT.

Oh ! non, je vous en prie, n'essayez pas de me faire croire que vous ignorez son amour ! Vous savez très bien qu'il vous adore, qu'il est toqué de vous.

ANTOINETTE, très sincère.

Non, je n'en savais rien.

HUBERT, ironique.

C'est moi qui vous l'apprends, n'est-ce pas ?

ANTOINETTE.

Parfaitement.

HUBERT.

Allons donc ! Et votre mari qui ne voit rien, qui ne comprend rien, l'a invité à dîner !.. Mais je suis là, moi, madame, je suis là !.. Et vous allez me faire le plaisir de flanquer ce monsieur à la porte !

ANTOINETTE, froissée.

Vous dites ?

HUBERT.

Je dis : Vous allez me faire le plaisir de flanquer ce monsieur à la porte !

ANTOINETTE, très calme.

Voulez-vous sonner Rose, je vous prie ?

HUBERT.

Hein ? (Sans répondre. Antoinette fait un mouvement comme pour aller sonner elle-même.) J'y vais !.. (Il sonne.) Mais vous allez me faire le plaisir de flanquer à la porte...

ANTOINETTE, très calme, à Rose qui paraît par la gauche, premier plan.

Rose, vous ajouterez un couvert, nous avons un ami de M. Grisolles à dîner.

HUBERT, furieux.

Rose !

ANTOINETTE, à Rose.

Allez !

ROSE.

Bien, madame.

Elle disparaît.

HUBERT, suffoqué.

Madame !..

VOIX DE MONTUREUX, à la cantonade.

Hubert !

HUBERT.

Quand je vous donne l'ordre !..

VOIX DE MONTUREUX.

Hubert ! apportez la soupière !..

ANTOINETTE.

Mon mari demande la soupière.

HUBERT, sans se retourner, agacé, répondant machinalement à Montureux.

Oui. (A Antoinette, exaspéré, ne pouvant plus trouver ses mots.) Quand je vous... Quand je vous...

VOIX DE MONTUREUX.

Hubert !

HUBERT, criant.

Mais oui !.. (A Antoinette.) Je... je... je...

ANTOINETTE, voyant les efforts d'Hubert et lui éclatant de rire au nez.

Dieu !... Que vous êtes drôle comme ça !..

HUBERT.

Non, madame, je ne suis pas drôle !.. Je... je...

VOIX DE MONTUREUX, se rapprochant.

Hubert ! la soupière !

HUBERT, exaspéré.

Mais, sapristi, je ne suis pas sourd ! (Antoinette rit de plus en plus.) Je... je... je...

MONTUREUX, tout prêt à entrer.

Eh bien, Hubert ?

HUBERT, prenant la soupière.

Il est assommant, cet animal-là ! (A Antoinette.) Madame... je... je...

MONTUREUX, paraissant.

La soupière!

HUBERT, exaspéré.

La soupière? Tiens, la voilà ta soupière!

Il la jette avec rage par terre au moment où paraît Montureux suivi de Maxime.

MONTUREUX, poussant un cri.

Ah!..

Il défaille dans les bras de Maxime qui vient de paraître derrière lui. Antoinette se tord de rire de plus en plus sur son fauteuil pendant qu'Hubert reste ahuri devant les morceaux de la soupière. Tableau.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

A Paris, chez Montureux.

Un salon richement décoré. Pas de tableaux aux murs, mais une profusion de plats et d'assiettes. Meubles anciens, encombrés de vases, de potiches, etc., etc. — Porte d'entrée au fond. A gauche, premier plan, porte donnant dans la chambre d'Antoinette. — Egalement à gauche, deuxième plan, porte donnant chez Montureux. — A droite, deuxième plan, une fenêtre. — Au premier plan, à droite une porte. Table à gauche. — Près de la fenêtre, une petite table avec une boîte de dominos. La porte de gauche, premier plan, et celle de droite s'ouvrent sur le théâtre. A droite, un fauteuil. — Chaises de chaque côté de la table de gauche.

SCENE PREMIÈRE

MONTUREUX, puis ROSE, puis ANTOINETTE.

Au lever du rideau, la scène est vide. On entend un coup de sonnette à la porte d'entrée. Presque aussitôt Montureux entre par la gauche, deuxième plan.

MONTUREUX.

On a sonné... ce doit être lui ! (Il attend un instant,

puis ne voyant entrer personne il s'impatiente.) Eh bien?... (Il va à un bouton au mur à gauche et sonne. Rose entre.) Eh bien?

ROSE, entrant par le fond.

Quoi, monsieur?

MONTUREUX.

On vient de sonner à la porte. Vous n'avez donc pas entendu?

ROSE.

Si, monsieur, je viens d'ouvrir.

MONTUREUX.

Ce n'était pas M. Maxime?

ROSE.

Non, monsieur, c'était une vieille dame qui se trompait d'étage.

MONTUREUX.

Que le diable l'emporte! (Regardant sa montre.) Trois heures .. Ah! ça, n'aurait-il pas reçu ma lettre?

Antoinette paraît venant du fond. Elle a un manteau, un chapeau et une voilette très épaisse qu'elle enlève aussitôt entrée.

ANTOINETTE, très agitée à elle-même.

Ah! non! non! non! Ça dépasse les bornes!.. Ne pouvoir faire un pas sans avoir ce monsieur sur mes talons!

MONTUREUX.

Tiens, tu es rentrée?

ANTOINETTE, tout en ôtant son chapeau et son manteau.

A l'instant, mon ami... Un tas de courses, ma modiste, ma couturière... quand on est restée trois mois à la mer... Tenez, Rose.

Elle lui donne son manteau, son chapeau et sa voilette.

MONTUREUX, à lui-même.

J'ai pourtant mis moi-même la lettre à la poste.

ROSE.

Madame n'est pas mouillée... Il fait un temps !...

ANTOINETTE.

Non, Rose, j'étais en voiture. (Rose sort par la gauche, premier plan. Antoinette va à la fenêtre et regarde. — A part.) Le voilà qui traverse la rue... avec son parapluie retourné... Et la pluie redouble... Patauge, va, patauge !

MONTUREUX.

Qu'est-ce que tu regardes ?

ANTOINETTE.

S'il pleut toujours... (A part, regardant par la fenêtre.) Tiens, il fait signe au cocher... Hein ? il l'interroge ! Interroge, mon bonhomme, interroge.

Elle redescend.

MONTUREUX, frappé d'une idée.

S'il était malade ?

ANTOINETTE.

Qui ça ?

MONTUREUX.

Mais Maxime, parbleu ! Depuis huit jours que nous sommes de retour à Paris, nous ne l'avons pas encore vu.

ANTOINETTE.

Alors, tu ne penses plus qu'à M. de Thorcy maintenant ? Tu ne peux plus te passer de lui ?

MONTUREUX.

Qu'est-ce qui te prend ?

ANTOINETTE.

Il me prend que je commence à me fatiguer de tes engouements exagérés pour les gens.

MONTUREUX.

Quand j'aime les gens, je les aime bien, voilà tout.

ANTOINETTE.

Oh ! ça ! Mais il faut croire que M. de Thorcy ne te paie guère de retour, puisque, depuis que nous sommes rentrés, il en est encore à venir prendre de tes nouvelles.

MONTUREUX.

Mais...

ANTOINETTE.

Et après la façon si amicale dont tu l'as reçu à Cabourg... s'il était seulement poli... Mais non, je te le répète, une fois que tu es emballé sur les gens !.. Quant à savoir s'ils me plaisent à moi, tu ne t'en inquiètes guère.

MONTUREUX.

Alors, il ne te plaît pas, Maxime ? (Geste négatif d'Antoinette.) Qu'est-ce que tu as à lui reprocher ? Il est gai, bon enfant.

ANTOINETTE.

Une gaîté de commis voyageur !.. Enfin, quoi, il me déplaît !.. Et puis sa façon d'être, d'agir... tiens, jusqu'à son nez... il a un nez qui ne me revient pas.

MONTUREUX.

Un nez bourbon !

ANTOINETTE.

Justement, il a toujours l'air d'attendre qu'on le restaure.

MONTUREUX.

Alors, il ne m'est plus permis d'avoir un ami, parce que son nez...

ANTOINETTE.

Un ami ? Mais tu en as un... Monsieur Hubert.

MONTUREUX, d'un ton dégagé.

Oh ! Hubert !.. D'abord il casse mes soupières.

ANTOINETTE.

Il y a deux mois, tu ne pouvais pas le quitter.

MONTUREUX, avec élan.

Parce que je ne connaissais pas Maxime... Mais maintenant que je le connais... (Coup de sonnette à la cantonade.) On a sonné. Lui, sans doute !.. Enfin je vais donc savoir pourquoi depuis huit jours... (Voyant entrer Hubert, — à part, désappointé.) Ah ! c'est Hubert.

SCÈNE II

LES MÊMES, HUBERT, puis JOSEPH, puis ROSE.

Paraît Hubert par le fond. Il est dans un état lamentable. Le chapeau et les vêtements détrempés — il tient à la main son parapluie grand ouvert, mais retourné.

ANTOINETTE, à part.

Il a fini d'interroger le cocher ! (Haut, jouant l'étonnement.) Monsieur Grisolles.

HUBERT, avec une colère contenue, regardant Antoinette.

Bonjour, Adolphe.

MONTUREUX, préoccupé, à Hubert.

Bonjour... pas mal, merci... Dis donc, tu n'as pas rencontré Maxime ?

HUBERT, tout en ne quittant pas Antoinette de vue.

Non, je n'ai pas rencontré monsieur Maxime de Thorcy.

ANTOINETTE, à Montureux, en montrant Hubert.

Ah ! mon ami, regarde un peu dans quel état...

MONTUREUX, sans regarder, suivant sa pensée.

Oui, oui, oui.

HUBERT.

Mon parapluie s'est retourné.

ANTOINETTE, avec une compassion exagérée.

Oh ! (Gaiment, à part.) Brave parapluie !

Hubert veut refermer son parapluie et éclabousse Montureux.

MONTUREUX, répétant machinalement.

Il s'est retourné... (A Hubert.) Hein? mais nom d'une potiche, fais donc attention !

Il sonne.

HUBERT, s'excusant.

Je te demande pardon, Adolphe, c'est en voulant refermer...

MONTUREUX, à Joseph qui paraît.

Emportez le parapluie de M. Grisolles.

Montureux le lui prend et le passe à Joseph. Hubert ôte son chapeau, ses cheveux sont collés aux tempes.

ANTOINETTE, riant à part.

Oh ! ces cheveux !

MONTUREUX, à lui-même.

A-t-on idée d'entrer dans un salon avec... (Vivement, voyant qu'Hubert va s'asseoir.) Ah ! non, pas sur le canapé... trempé comme tu es...

HUBERT.

C'est vrai... Du Beauvais !

MONTUREUX.

Du Beauvais ? C'est du vieux Gobelins !

HUBERT.

Si tu veux, Adolphe.

MONTUREUX, à lui-même avec pitié.

Du Beauvais !.. non seulement, il ne fait plus aucun progrès, mais il désapprend.

Hubert a voulu s'asseoir sur le fauteuil, mais Montureux s'y assied avant lui.

HUBERT, regardant autour de lui.

Je voudrais pourtant bien m'asseoir.

MONTUREUX.

C'est inutile... Reste debout... ça te réchauffera. (L'examinant.) Ah ! ça, d'où viens-tu comme ça ?

HUBERT, tout en regardant Antoinette.

Je viens de courir pendant deux heures après...

ANTOINETTE, le regardant.

Après quoi, cher monsieur ?

MONTUREUX.

Après ?

HUBERT, se contenant et à Montureux.

Après... après le brûle-parfum qui manque à ta collection.

MONTUREUX.

Ah ! oui... eh bien ?

HUBERT, regardant Antoinette.

J'ai d'abord été rue du Monthabor.

ANTOINETTE, à part.

Ma mo liste !

MONTUREUX.

Rue du Monthabor ? Mais il n'y a pas d'antiquaire dans cette rue-là ?

HUBERT.

C'est ce que je me suis dit, mon bon Adolphe. Alors, j'ai été rue d'Aumale.

ANTOINETTE, à part.

Ma couturière !

MONTUREUX.

Rue d'Aumale ?.. Mais il n'y a pas non plus...

HUBERT.

C'est ce que je me suis dit, mon bon Adolphe... Alors, j'ai été avenue de la Grande-Armée.

ANTOINETTE, à part.

Mon marchand de bicyclettes !

MONTUREUX.

Avenue de la Grande-Armée ! Pour trouver un brûle-parfum ?... Mais on n'y vend que des bicyclettes !... (A part.) Il devient stupide !

HUBERT.

C'est ce que je me suis dit, mon bon Adolphe. Alors, je suis revenu ici.

ANTOINETTE, avec une compassion exagérée.

Et vous avez fait tout ce chemin à pied ? par un temps pareil ? Vous n'avez donc pas trouvé de voiture ?

HUBERT

En fait de voiture, il y en avait une devant moi, toujours la même, que je ne quittais pas de l'œil.

ANTOINETTE, à part.

Ah ! si elle n'avait pas été relayer, ce que je t'aurais encore promené !

MONTUREUX.

Enfin tu n'as rien trouvé ?

HUBERT, tout en regardant Antoinette.

Rien, jusqu'à présent, mon bon Adolphe, mais rassure-toi... je veille !

Il étend le bras vers Montureux et lui envoie de l'eau à la figure.

MONTUREUX, s'éloignant.

Ah ! non, c'est assommant !

HUBERT, vivement.

Oh ! pardon.

MONTUREUX.

Va te sécher à la cuisine.

ANTOINETTE.

Mon mari a raison, cher monsieur...

MONTUREUX, s'essuyant.

On a l'air de causer avec un jet d'eau !

HUBERT.

Mais...

MONTUREUX.

Va te sécher !... Va te sécher !...

HUBERT.

Je demanderai à Rose de me donner ton coin de feu.

MONTUREUX, à part.

Il est d'un sans-gêne !

HUBERT.

Mais tu sais, je trouverai !... (A part, tout en regardant Antoinette.) Ah ! oui, je trouverai.

Il sort par le fond.

MONTUREUX, à Antoinette.

Il ne trouvera rien du tout.

ANTOINETTE.

Rien du tout.

MONTUREUX.

Avenue de la Grande-Armée, un brûle-parfum ! Ah ! ce n'est pas Maxime qui...

ANTOINETTE.

Plaît-il ?

MONTUREUX.

Rien, rien... (A part.) Tiens, je vais téléphoner à son cercle, peut-être pourra-t-on me dire...

Il entre à gauche, deuxième plan.

SCÈNE III

ANTOINETTE, puis JOSEPH, puis MAXIME.

ANTOINETTE, seule.

Tu peux téléphoner, tu peux l'inviter... il ne viendra pas ici... Ah ! non ! plus d'ami du mari !... (Regardant l'heure.) Trois heures dix ! Que doit-il penser, le malheureux ?

JOSEPH, entrant par le fond et annonçant.

Monsieur Maxime de Thorcy.

Entre Maxime.

ANTOINETTE, saisie, à part.

Hein ? Lui !

MAXIME, saluant cérémonieusement.

Madame...

ANTOINETTE, saluant de même.

Mousieur...

Joseph sort.

MAXIME, après s'être assuré que Joseph est bien parti et avec élan.

Ma chère Ant...

ANTOINETTE, vivement, le faisant taire.

Chut !... Plus bas !

MAXIME, à voix basse.

Ma chère Antoinette !

ANTOINETTE, très contrariée.

Vous ici ? Chez moi ?... Lorsque je vous avais défendu... Et vous dites que vous m'aimez ?

MAXIME.

Mais justement ! Je vous ai attendue pendant deux heures au bureau d'omnibus de la place Saint-Sulpice, alors, pris d'inquiétude...

ANTOINETTE.

Mais vous ne comprenez donc pas que si je ne suis pas venue, c'est qu'il m'a suivie ?

MAXIME.

Encore ?

ANTOINETTE.

Toujours !

MAXIME.

C'est curieux, je n'aurais jamais cru que votre mari fût jaloux à ce point-là !

ANTOINETTE, avec un geste vague.

Oh !

MAXIME.

Avec son air bonasse...

ANTOINETTE.

C'est que je n'ai pas un mari comme les autres... il y a deux hommes dans le mien.

MAXIME.

Comment deux?

ANTOINETTE.

Oui... le collectionneur et l'Othello... Alors, pour le dérouter, je me suis fait conduire chez ma couturière, ma modiste... J'ai été obligée de me commander pour deux mille francs de toilettes et de chapeaux. Voilà ce que j'ai fait pour vous, mon ami.

MAXIME, avec émotion.

Antoinette! (Changeant de ton.) Et c'est sur moi qu'il a des soupçons? Vous êtes bien sûre?

ANTOINETTE.

Comment si je suis bien sûre?

MAXIME.

Si je vous demande ça, c'est qu'il m'a écrit...

ANTOINETTE.

Mon mari?

MAXIME, tirant une lettre de sa poche.

Pour savoir ce que je devenais, me suppliant de venir... (Lisant.) « Mon cher Maxime, je sens que je vais vous aimer comme un frère... »

ANTOINETTE, à part.

Le coup de la fraternité!... Ah! non!

MAXIME, s'interrompant de lire.

J'ai même montré son écriture à un graphologue qui s'est écrié : « Avec cet homme-là, vous pouvez être tranquille. »

ANTOINETTE.

Un graphologue ?... Et vous allez croire ?... C'est un piège !

MAXIME.

Un piège ?

ANTOINETTE.

Ah ! partez, mon ami, partez vite !

MAXIME.

Oui, mais quand vous reverrai-je ?

ANTOINETTE.

Mercredi... ou jeudi... je vous écrirai la phrase convenue : « Vive la Pologne, monsieur ! »

MAXIME.

Ce qui veut dire : Demain à trois heures au bureau d'omnibus, place Saint-Sulpice !... Ah ! Antoinette, quand sera-ce chez moi ?

ANTOINETTE.

Quand je vous écrirai : « Vive la Russie !... » Et maintenant, allez, au nom du ciel !

MAXIME.

Oui... Ah ! encore un mot : que faut-il répondre à votre mari ?

ANTOINETTE.

Gardez-vous bien de lui répondre !

MAXIME.

Bon !... Et s'il venait chez moi ?

ANTOINETTE.

Continuez à ne pas le recevoir.

MAXIME.

Bon ! je m'en vais ! (Avec âme.) Ah ! vive la Russie, Antoinette !

ANTOINETTE, prêtant l'oreille à la porte du fond.

Taisez-vous ! (A part.) Hubert !... (Haut.) C'est lui !

MAXIME.

Votre mari ?

ANTOINETTE.

Oui ! l'Othello !

MAXIME, voulant se sauver par le fond.

Sapristi !

ANTOINETTE.

Non, pas par là... Il vient justement...

MAXIME, allant vers le cabinet de Montureux.

Par ici ?. .

ANTOINETTE, vivement.

Ah ! non ! (Ouvrant la porte de droite, premier plan.) Tenez, entrez là !... Et ne bougez pas ! (Maxime sort.) Dire qu'il y a toujours un moment dans la vie d'une femme où elle est obligée de cacher quelqu'un !

SCÈNE IV

ANTOINETTE, HUBERT, MAXIME, dans la chambre, puis ROSE.

HUBERT, entrant par le fond. Il a mis un coin de feu à Montureux ; à part.

Seule !... (Haut.) Antoinette !

ANTOINETTE, se retournant.

Monsieur ?

HUBERT.

Jurez-moi que vous n'aimez pas M. de Thorcy ?

ANTOINETTE.

Vous dites?

HUBERT.

Vous me faites répéter, ce qui prouve que vous avez bien entendu, mais je répète tout de même : Jurez-moi que vous n'aimez pas Maxime ?

ANTOINETTE.

Ah ! ça, monsieur, de quel droit m'interrogez-vous?

HUBERT.

De quel droit?

ANTOINETTE.

Oui, de quel droit? Vous m'avez rendu ma liberté, n'est-ce pas ?

HUBERT.

Ah ! pas pour ça, madame, pas pour ça !... Si je me suis sacrifié sur l'autel de l'amitié, j'entends que le sacrifice soit partagé ! Je veux bien m'être levé de table, mais ce n'est pas pour que vous dîniez avec un autre.

ANTOINETTE, ironique.

Si vous vous êtes levé de table, c'est probablement que vous n'aviez plus d'appétit.

HUBERT.

Mais vous ne comprenez donc pas, malheureuse, que ce n'est pas votre mari que vous tromperiez maintenant, mais moi ! moi !... Je suis le dernier en date.

ANTOINETTE, ironiquement.

Le dernier en date est exquis !

HUBERT.

Enfin, lui ou moi, aujourd'hui, c'est la même chose.

ANTOINETTE, de même.

La même chose est adorable !

HUBERT, se montant.

Ou plutôt non, vous avez raison, ce n'est pas la même chose, et je vous le prouverai !

ANTOINETTE.

Vous?

HUBERT.

Moi ! (Antoinette va sonner à gauche.) On peut abuser un mari, mais on ne roule pas un amant !

ANTOINETTE, à part.

Imbécile ! (Haut, à Rose qui paraît.) Suivez-moi, Rose, j'ai besoin de vous. (A part.) Ah ! on ne te roule pas !

Elle entre à gauche, premier plan, suivie de Rose.

SCÈNE V

HUBERT, seul, puis ROSE.

HUBERT, seul.

Si son mari lui avait toujours parlé ainsi, je ne serais pas devenu son amant !... (A l'adresse de Monturreux.) Seulement, tu es aveugle, toi, tu ne vois rien, et nous t'avons roulé comme nous avons voulu !... mais moi, on ne me roule pas ! (A l'adresse d'Antoinette.) Non, madame, on ne me roule pas !... surtout quand je suis prévenu !... (A ce moment, Rose paraît de gauche. Elle est vêtue du manteau et du chapeau d'Antoinette. La même voilette épaisse lui cache le visage. Hubert, voyant Rose qu'il prend pour Antoinette, à part.) Hein ? Antoinette ! (Rose se dirige vers la porte du fond.) Vous sortez ? (Rose

fait signe que oui, et continue son chemin.) Où allez-vous, madame?... Madame!... (Elle ne répond pas.) Elle ne répond pas?... (Rose est arrivée à la porte qu'elle ouvre et elle disparaît.) Elle va chez lui!... Mon chapeau? Où est mon chapeau? (Il prend son chapeau et s'élance derrière Rose.) Non, tu n'iras pas!... Antoinette!... Antoinette!

Il sort en courant — la porte se referme derrière lui.

SCÈNE VI

ANTOINETTE, puis MAXIME, puis MONTUREUX, puis HUBERT, puis ROSE.

Dès qu'Hubert remonte pour sortir, Antoinette entr'ouvre la porte de gauche avec précaution et passe la tête en regardant la sortie d'Hubert.

ANTOINETTE, entrant tout à fait.

Suis ma femme de chambre, mon bon Hubert!... J'ai dit à Rose de prendre une voiture à l'heure et de faire le tour des fortifications... Ah! on ne te roule pas!... toi!... Et maintenant, allons délivrer... (Elle va à la porte de droite, premier plan, et l'ouvre.) Venez vite.

Maxime paraît.

VOIX DE MONTUREUX, au dehors.

Merci... c'est bien.

ANTOINETTE, vivement, à Maxime.

Non, ne venez pas!

Elle referme la porte sur lui, et s'éloigne.

MONTUREUX, entrant.

Je viens de téléphoner à son cercle. Il n'y était pas.

ANTOINEETE.

Qui ça?

MONTUREUX.

Maxime. Je suis sûr qu'il est malade. J'ai envie d'aller jusque chez lui.

ANTOINETTE.

Eh bien, vas-y, mon ami.

VOIX D'HUBERT.

Non, madame, non!

MONTUREUX, se retournant.

Hein?

ANTOINETTE, à part étonnée.

Mais c'est la voix d'Hubert!

La porte du fond s'ouvre — paraît Hubert traînant Rose par la main.

HUBERT.

Je saurai bien vous en empêcher!

ANTOINETTE, à part.

Sapristi!

HUBERT, à part et stupéfait, en voyant Antoinette.

Hein? Madame Montureux!

ANTOINETTE, à part.

La maladroite!

MONTUREUX, s'avançant.

Ah ça... qu'est-ce que c'est que ça?

HUBERT, abruti, montrant Antoinette.

Voilà madame Montureux!

MONTUREUX.

Eh bien, oui, voilà ma femme. Mais qu'est-ce que c'est que cette dame-là?

HUBERT, très sincère.

Cette dame-là? Je ne sais pas!

MONTUREUX.

Comment? je te vois entrer chez moi avec une dame, je te demande qui elle est et tu me réponds : Je ne sais pas?

HUBERT.

Mais non, je ne sais pas!

Antoinette fait signe à Rose de ne pas répondre.

MONTUREUX, à Rose.

Pardon, madame, qui êtes-vous?

HUBERT, à part.

Est-ce que je deviens fou, moi?

MONTUREUX, à Rose.

J'ai eu l'honneur de vous demander qui vous êtes?... Elle ne répond pas?... Elle est peut-être muette... à moins qu'elle ne soit sourde... (Haussant la voix.) Madame... j'ai...

ANTOINETTE, allant vers Rose.

Oh, mais, c'est mon manteau, mon chapeau, ma voilette...

Elle enlève la voilette de Rose.

ANTOINETTE, MONTUREUX, HUBERT.

Rose!

HUBERT, ahuri.

C'était Rose!

ANTOINETTE, bas à Rose.

Pas un mot, cent francs de plus!

MONTUREUX, à part.

Ah! par exemple!

ANTOINETTE, à Rose sévèrement.

Allez reporter ces vêtements où vous les avez pris, mademoiselle, nous nous expliquerons tout à l'heure!

ROSE.

Bien, madame.

Elle sort par la gauche, premier plan.

ANTOINETTE, à part, regardant Hubert.

Toi, tire-toi de là!

MONTUREUX, sévèrement, à Hubert.

Ah! monsieur, je comprends maintenant pourquoi vous vouliez cacher le nom... une femme de chambre!

HUBERT.

Comment?... Tu crois?...

ANTOINETTE, à part, riant.

Oh!

MONTUREUX.

Je crois ce que j'ai vu, et je vous prierai à l'avenir de choisir vos maîtresses en dehors de chez moi.

HUBERT.

Adolphe!...

MONTUREUX.

N'insistez pas! Vous me forceriez à chercher un euphémisme pour vous dire poliment que vous me dégoûtez.

HUBERT.

Hein?

MONTUREUX, sortant, à lui-même.

Il casse les soupières... il débauche les femmes de chambre!...

Il sort à gauche, deuxième plan.

SCÈNE VII

HUBERT, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Eh bien, mon ami, croyez-vous qu'il me serait facile de vous rouler le jour où je voudrais m'en donner la peine?

HUBERT.

Hein?... Ah! je comprends maintenant.

ANTOINETTE.

C'était une leçon.

HUBERT.

Une leçon?

ANTOINETTE.

Oui, et dans votre intérêt... Ah! si vous saviez combien vous êtes maladroit, avec votre insistance à me parler sans cesse de M. de Thorcy.

HUBERT.

Mais...

ANTOINETTE.

Vous finirez par me jeter dans ses bras... ne fût-ce que pour vous apprendre... (Hubert fait un geste.) Dame! le meilleur moyen de pousser une femme à faire une bêtise, c'est de la lui défendre!

HUBERT.

Vous avez raison! Je ne vous en parlerai plus, et je ne vous suivrai plus, comme aujourd'hui, derrière le fiacre.

ANTOINETTE, jouant l'indignation.

Vous m'avez suivie?

HUBERT.

Sous la pluie !

ANTOINETTE.

Non?... Ah! vous avez de la chance que je ne vous aie pas vu! Car si je vous avais vu, je me serais fait conduire chez ce monsieur et je lui aurais dit : « Monsieur, vous me trouvez jolie, moi, je vous trouve laid, vous m'aimez, moi je ne vous aime pas, mais ça m'est égal, on me fait l'injure de me soupçonner, on me suit, on m'espionne, eh bien, allons-y ! »

HUBERT, vivement.

Non ! Non ! n'y allez pas ! Puisque je ne vous suivrai plus !... (Geste d'incrédulité d'Antoinette.) Et pour vous le prouver, tenez, vous pouvez sortir... Si ! si ! sortez, moi je ne bougerai pas d'ici, (Il s'assied.) de toute la journée.

ANTOINETTE, à part ennuyée.

Ah ! non ! (Haut, très gentille.) Non, mon ami, c'est vous qui sortirez et c'est moi qui ne bougerai pas d'ici.

HUBERT.

Hein ?

ANTOINETTE.

Mouillé comme vous l'êtes, ce serait imprudent... Vous allez rentrer chez vous... vous vous changerez...

HUBERT.

Et je reviendrai.

ANTOINETTE.

J'allais vous le demander... Je vais chercher votre veston... (A part, sortant par le fond et regardant la chambre où est Maxime.) Ah ! Espérons que cette fois...

SCÈNE VIII

HUBERT, seul, puis MAXIME.

HUBERT, ôtant le coin du feu.

Elle a raison... je n'étais qu'un imbécile.

MAXIME, entr'ouvrant la porte de droite.

Ce n'est pas possible... elle m'oublie...

HUBERT, le voyant et poussant un cri.

Ah!

MAXIME.

Hubert!

Il entre.

HUBERT, à part.

Lui!

MAXIME, stupéfait.

Toi! Qu'est-ce que tu fais là, en manches de chemise?

HUBERT, se contenant.

Et toi... qu'est-ce que tu faisais par là?

MAXIME, mystérieusement.

Chut!... Tu es un galant homme... C'est elle qui m'a caché là.

HUBERT.

Madame Montureux?

MAXIME.

Oui, mon vieux... mes affaires vont très bien...

HUBERT.

Ah! Elles vont aussi bien que ça?

MAXIME.

Hein? quand je disais qu'avec cette femme-là, il y avait à faire!... Figure-toi que nous avions rendez-vous à deux heures...

HUBERT.

Où ça?

MAXIME.

Au bureau d'omnibus de la place Saint-Sulpice.

HUBERT, à part.

Ils en sont déjà aux bureaux d'omnibus!

MAXIME.

Heureusement, elle s'était aperçue qu'elle était suivie...

HUBERT, à part.

Elle m'avait vu!

MAXIME, continuant.

... par son mari... qui est d'une jalousie féroce...

HUBERT, à part.

Et elle lui raconte!

MAXIME.

Alors, elle s'est fait conduire chez sa couturière, chez sa modiste, etc... etc... (Riant.) Lui, courait derrière la voiture... sous la pluie... Tu vois ça d'ici?

HUBERT, avec un rire forcé.

Ah! je te crois que je le vois... (A part, furieux.) Oh! la rosse!

MAXIME.

Hein! Croirait-on qu'il est si jaloux que ça?

HUBERT.

On ne le croirait pas! (A part.) Oh! la rosse! la rosse!

MAXIME.

Mais je me sauve .. Si le mari me voyait ici...

HUBERT, frappé d'une idée, à part.

Le mari! Oh!

MAXIME.

Adieu.

HUBERT, le retenant.

Non! (Le poussant vers la droite.) Rentre là!

MAXIME.

Hein?

HUBERT, même jeu.

Vite donc! Je l'entends qui traverse l'antichambre.

MAXIME.

Othello!... Sapristi!... Emmène-le.

HUBERT.

Oui... Et toi, ne bouge pas... jusqu'à ce qu'on aille t'ouvrir.

MAXIME.

Bon! (Entrant dans la chambre à droite.) Ah! non, non, jamais je n'aurais cru que Montureux...

Il disparaît.

SCÈNE IX

HUBERT, puis MONTUREUX, puis ANTOINETTE.

HUBERT, seul, se tournant comme s'il s'adressait à Maxime.

Si c'est la femme qui t'a fait entrer là, c'est le mari qui t'en fera sortir! Et le vrai, cette fois, le

vrai!... Et dire que j'étais assez naïf... assez confiant... (Voyant entrer Montureux.) comme lui!

MONTUREUX, à part, entrant avec son chapeau.

Si Maxime n'est pas chez lui, je lui laisserai un mot.

HUBERT.

Adolphe!

MONTUREUX, froidement.

Non, tu me dégoûtes!

HUBERT, lui prenant les mains et avec volubilité.

Ah! aveugle homme! aveugle homme! mais tu m'as, va, tu m'as!

MONTUREUX, répétant machinalement, sans comprendre.

Aveuglum tu ma va tu ma?... Qu'est-ce que c'est que ça? Du malgache?

HUBERT, avec émotion.

Non, Adolphe, c'est le langage d'un ami, d'un frère, d'un vrai... qui... (s'arrêtant brusquement et à lui-même, tout en regardant la chambre.) Non, je ne peux pas pourtant pas lui dire comme ça, brutalement...

MONTUREUX, à part.

Qu'est-ce qu'il a encore?

HUBERT, à part.

Comment être mufle, tout en restant homme du monde?

ANTOINETTE, entrant avec le veston, à Hubert.

Voici votre veston.

HUBERT.

Merci... (A part.) Oh! j'ai trouvé!

Il met son veston.

MONTUREUX.

Moi, je m'en vais.

Il remonte.

HUBERT, sans même regarder Montureux.

Dieu te bénisse, mon bon Adolphe!

MONTUREUX, étonné.

Dieu me bénisse? Quoi? Dieu me bénisse?

HUBERT.

Tu viens d'éternuer, je te dis: Dieu te bénisse, mon bon Adolphe!

MONTUREUX.

Eternué? (A Antoinette.) J'ai éternué, moi?

ANTOINETTE.

Mais non, mon ami.

HUBERT.

Ah! c'est curieux, j'aurais juré...

MONTUREUX, à part, levant les épaules.

Il aurait juré!... (Haut.) Allons, je vais...

Il remonte.

HUBERT, même jeu que plus haut.

Dieu te bénisse, mon bon Adolphe!

MONTUREUX, s'arrêtant.

Encore?

HUBERT.

Ah! cette fois, tu ne diras pas que tu n'as pas éternué?

MONTUREUX.

Moi? jamais de la vie!

ANTOINETTE.

Je vous certifie...

HUBERT.

Possible que ce ne soit pas lui, (Regardant la chambre de droite.) mais je vous certifie, moi, que j'ai bien entendu et comme ce n'est pas madame non plus...

ANTOINETTE, à part.

Serait-ce Maxime?

MONTUREUX.

Mais, nom d'une potiche, qu'est-ce qu'il a avec ses éternuements? Ça n'a aucune importance!

ANTOINETTE, vivement.

Aucune!

HUBERT.

Aucune importance? (A Montureux.) On entend dans ton appartement un éternuement mystérieux, et tu ne te demandes pas s'il n'y a pas quelqu'un de caché?

MONTUREUX, troublé.

Quelqu'un de caché?

ANTOINETTE, à part, regardant Hubert.

Est-ce qu'il saurait?

MONTUREUX, à Hubert.

Mais qui veux-tu ?...

HUBERT, se contenant à peine, tout en regardant Antoinette.

Qui? Qui?

ANTOINETTE, à part.

Il le sait! .. Ah! il me paiera ça! (Très calme à Montureux.) M. Grisolles a raison, mon ami, il faut s'assurer.

HUBERT, étonné du calme d'Antoinette.

Hein?

MONTUREUX, un peu effrayé.

Ah ça, mais...

ANTOINETTE, vivement, le faisant taire.

Chut! (Elle prête l'oreille.) J'entends remuer par là.

Elle indique la pièce de droite où est Maxime.

HUBERT, stupéfait.

Vous dites ?

ANTOINETTE, froidement.

Je dis: j'entends remuer par là.

MONTUREUX.

Ce n'est pourtant pas l'heure des cambrioleurs.

ANTOINETTE, à la porte de droite.

Chut!... Et ne bougez pas!

HUBERT, ahuri, à part.

Elle va ouvrir elle-même?

ANTOINETTE, à part, regardant Hubert.

Ah ! oui, tu me paieras ça! (Elle ouvre la porte. On aperçoit Maxime. Antoinette bondit en arrière et pousse un cri comme si elle était saisie d'effroi) Ah!!!

SCÈNE X

LES MÊMES, MAXIME.

MONTUREUX.

Maxime!

MAXIME, à part, voyant Montureux.

L'Othello ! Pincé!

MONTUREUX à part, gaiement.

C'est Maxime!

MAXIME, à part.

Il va me sauter à la gorge.

ANTOINETTE, sévèrement et comme si elle se remettait de sa frayeur.

Ah! monsieur, on ne fait pas de ces plaisanteries-là!

HUBERT, à part.

Hein?

MAXIME, décontenancé.

Mais...

ANTOINETTE, avec intention.

Et si vous trouvez spirituel de vous cacher pour faire une surprise à mon mari...

MAXIME, comprenant, vivement.

Justement... je...

ANTOINETTE, lui coupant la parole.

Vous me permettrez, à moi, de trouver cette plaisanterie du plus mauvais goût!

MONTUREUX, gaiement.

Mais, laisse donc! Mais elle est très drôle, au contraire!... Ah! sacré farceur!

HUBERT, à part, furieux.

Ah! elle est raide, celle-là, elle est raide!

Il remonte à gauche.

MAXIME.

Je suis désolé, madame, de vous avoir effrayée, et croyez bien que si j'avais pu prévoir...

ANTOINETTE, sèchement.

C'est bien, monsieur. (A part.) Il a compris.

MONTUREUX, à Antoinette.

Mais, nom d'une potiche, tu ne vas pas te fâcher pour si peu de chose!

ANTOINETTE.

Il y a des farces que je n'admets pas.

Elle passe à droite.

MONTUREUX.

Excusez-la, mon bon Maxime... Elle s'attendait si peu à vous trouver là... que le saisissement... Seulement, vous savez, vous auriez pu y rester longtemps... Je n'avais rien entendu, ni ma femme non plus... c'est Hubert... N'est-ce pas, Hubert ?

MAXIME, étonné.

Hubert?

MONTUREUX, faisant semblant d'éternuer.

Quand vous avez... Atchoun !... Farceur, va !

HUBERT, à part, furieux.

Ah ! je ne sais pas ce qui me retient...

MONTUREUX, riant.

Et moi qui croyais que c'était un cambrioleur !...

MAXIME, riant.

Un cambrioleur !... Ah ! ah !... (A part.) Et c'est cet homme-là qui est jaloux ?

HUBERT, à part.

Non, on n'est pas aveugle à ce point-là... Mais quel bec Auer lui faut-il donc ?

ANTOINETTE, riant sous cape et regardant Hubert, à part.

Raté, mon ami, c'est raté !

MONTUREUX, avec expansion.

Enfin, mon bon Maxime, vous voilà donc! Ah, ça, mais qu'êtes-vous devenu depuis huit jours ?

MAXIME, embarrassé.

Mon Dieu... je... j'ai été malade...

MONTUREUX.

Malade!... Et au lieu de me prévenir... Mais j'aurais été vous soigner.

MAXIME, ému.

Montureux!... Ah! mon cher Montureux!

Ils se serrent la main avec effusion.

ANTOINETTE, à part.

Il s'accroche! Il s'accroche!

HUBERT, furieux, les regardant, à part.

Et il faut voir des choses comme ça!

MONTUREUX, l'entraînant vers la gauche, deuxième plan.

Enfin vous me raconterez cela en détail, pendant que nous cataloguerons le nouvel envoi de la mère Jacob, car j'ai besoin de vos lumières.

HUBERT, ricanant.

Oh! ses lumières!

MAXIME.

Tu dis?

HUBERT.

Je dis : Oh! tes lumières!... Elles ne sont pas aveuglantes!

MAXIME, vexé.

Ah! mon vieux, je m'y connais toujours mieux que toi.

HUBERT.

Oh!

MAXIME.

Dans tous les cas, moi je n'ai jamais cherché à vendre comme authentique un prétendu vase japonais venant de Yokohama.

MONTUREUX.

Hein?

HUBERT, à part.

Sapristi !

ANTOINETTE, riant sous cape.

Oh ! oh !

MAXIME, à Montureux.

Figurez-vous qu'il avait fait insérer un jour dans le Figaro...

HUBERT, voulant le faire taire.

Mais on ne te demande pas...

MAXIME.

Pardon, pardon... (Continuant.) « A vendre, superbe vase japonais... »

HUBERT, même jeu.

Maxime !

MAXIME.

Eh bien, savez-vous d'où il venait, son superbe vase japonais ?

HUBERT.

Puisque je te dis qu'on ne te demande pas !...

MAXIME.

Il sortait en droite ligne des magasins du Louvre.

MONTUREUX.

Hein ?

HUBERT, à Montureux.

Ecoute...

MONTUREUX, indigné, l'interrompant.

Des magasins du Louvre ?

ANTOINETTE, se roulant, à part.

Ah ! ce que je m'amuse !

MAXIME.

Un franc quatre-vingt-quinze, solde. C'est même moi qui lui ai fait enlever l'étiquette.

HUBERT, perdant la tête.

L'étiquette !... l'étiquette !...

MONTUREUX, furieux à Hubert.

Et vous avez voulu me le vendre deux cents francs ?

MAXIME, stupéfait.

Quoi ? A vous ?

ANTOINETTE, riant de plus en plus, à part.

Je me roule !

HUBERT.

Mais...

ANTOINETTE, à Hubert avec un ton exagéré de reproche.

Comment, monsieur, vous avez osé faire ça !

HUBERT, abasourdi, à part.

Hein ? Ah bien, ça, par exemple, c'est le comble !

ANTOINETTE, indignée.

Ah ! monsieur Grisolles !

HUBERT, n'en revenant pas.

Ah ! non ! non ! non !

MONTUREUX.

Un vase qui venait des... Du reste, je m'en étais douté !

ANTOINETTE.

Oh ! ça, tout de suite !

MONTUREUX.

N'est-ce pas ? (A Hubert.) Ah ! Monsieur !

HUBERT.

Montureux !

MONTUREUX.

Venez, mon bon Maxime.

HUBERT.

Adolphe!

MONTUREUX.

Je ne vous connais plus!

MAXIME.

Nous ne vous connaissons plus! (A part, regardant Hubert.) Ça t'apprendra à me débiner!

Montureux et Maxime sortent par la gauche, deuxième plan.

SCÈNE XI

ANTOINETTE, HUBERT.

ANTOINETTE, à part, blagueuse.

Dieu te bénisse, mon bon Hubert!

HUBERT, éclatant.

Ah! c'est comme ça! Le voilà donc le résultat de mon sacrifice!

ANTOINETTE, à part, même jeu.

Eh! oui!

HUBERT.

Il ne me connaît plus!

ANTOINETTE, même jeu.

Eh! non!

HUBERT.

Il me met à la porte!

ANTOINETTE, même jeu.

Voilà!

HUBERT, à l'adresse de Montureux.

Eh bien ! tu as raison ! Je n'étais qu'un imbécile, un jobard, un jocrisse... le jocrisse de l'amitié !... Car non seulement je l'aimais au point de ne plus vouloir le tromper... (A Antoinette.) vous le savez... mais encore je poussais la délicatesse jusqu'à ne pas vouloir qu'il soit trompé par un autre !

ANTOINETTE.

Un autre ?

HUBERT.

Maxime... Omnibus... Saint-Sulpice... Je sais tout.

ANTOINETTE, stupéfaite.

Comment ?...

HUBERT.

Mais vous étiez excusable... Oui, excusable... avec un ingrat comme lui... il n'a que ce qu'il mérite !... Sans compter que les femmes ont besoin d'amour !

ANTOINETTE, à part.

Où veut-il en venir ?

HUBERT, changeant de ton.

Mets ton chapeau, mon coco, et allons chez moi rue Copernic.

ANTOINETTE, à part.

Hein ?

HUBERT, à l'adresse de Montureux.

Ah ! si tu crois que je vais encore me sacrifier !...

ANTOINETTE, comme à elle-même.

Ah ! non ! trop tard !

HUBERT, se méprenant et tirant sa montre.

Il n'est que cinq heures, nous avons deux heures devant nous. (A l'adresse de Montureux.) Et je ne te dis que ça !

ANTOINETTE, à part.

Ah ! mais non, mais non, fini nous deux !

HUBERT, remontant

Je vais dire à Rose d'aller chercher une voiture... avec un bon cheval.

ANTOINETTE, très nettement.

Inutile, mon ami, je n'irai pas rue Copernic.

HUBERT, s'arrête, la regarde, puis.

Où alors ?

ANTOINETTE.

Nulle part.

HUBERT, redescendant.

Nulle part?

ANTOINETTE.

Non, mon ami, car ce n'est pas vous qui parlez en ce moment!

HUBERT.

Comment, ce n'est pas moi ?

ANTOINETTE.

Non, c'est un autre Hubert, ce n'est pas l'Hubert que je connais, l'Hubert que vous êtes, l'Hubert aux scrupules délicats...

HUBERT.

Je n'en ai plus ! Nous sommes brouillés !

ANTOINETTE, continuant.

L'Hubert dont le cœur éclatait de remords à l'idée de tromper...

HUBERT.

Nous sommes brouillés !

ANTOINETTE.

L'Hubert enfin...

HUBERT.

Nous sommes brouillés !

ANTOINETTE, avec force.

Vous avez beau être brouillés, vous n'en restez pas moins de Châteauroux tous les deux !

HUBERT, luttant contre une émotion qui le gagne.

Non, non, je n'en suis plus ! Je change de département !... Partons vite, chère madame !...

ANTOINETTE.

Mais si je vous suivais aujourd'hui, rue Copernic, demain vous le regretteriez au point de vouloir déménager !

HUBERT, protestant sans conviction.

Oh !

ANTOINETTE.

Car ce n'est que le dépit qui vous fait agir et, au fond, vous l'aimez toujours !

HUBERT, tapant du pied.

Non !

ANTOINETTE, même jeu.

Si !

HUBERT, même jeu.

Non ! Non !

ANTOINETTE, même jeu.

Si ! Si !

HUBERT, s'attendrissant.

Je ne sais pas, moi... Je ne sais plus !... (Tombant assis et éclatant en sanglots.) Je suis peut-être encore assez bête pour ça !

ANTOINETTE, à part, gaiment.

Il pleure ? Barrée, la rue Copernic !... (Haut, avec

âme.) Non, mon ami, vous n'êtes pas bête... vous êtes mieux que ça!... vous êtes grand! (Hubert se lève croyant qu'on fait allusion à sa taille.) Non... par le cœur, ce qui vaut mieux... et c'est seulement aujourd'hui que je comprends toute la grandeur de votre sacrifice... sacrifice dont je veux ma part désormais!

HUBERT, avec joie.

Hein?

ANTOINETTE, comme dans une sorte d'extase.

Vous m'avez éclairée, émue, retournée, oui, vous m'avez retournée!

HUBERT.

De quel côté?

ANTOINETTE.

Du côté du devoir!

HUBERT, ravi.

Serait il possible?

ANTOINETTE, changeant de ton, et avec force.

Monsieur Grisolles?

HUBERT, impressionné, même ton.

Madame Montureux?

ANTOINETTE.

Je vous jure qu'à l'avenir, M. de Thorcy ne reviendra plus jamais ici.

HUBERT, avec bonheur.

Antoinette!

ANTOINETTE, à part.

C'est trop dangereux.

HUBERT.

C'est bien sérieux, cette fois?

ANTOINETTE.

Regardez-moi, mon ami, ai-je la tête d'une femme qui n'est pas sérieuse?

HUBERT.

Si! si!... Et si vous saviez comme votre tête me fait du bien! Ah! je suis bien heureux!

SCÈNE XII

LES MÊMES, plus MAXIME.

MAXIME, à la cantonade.

Oui! oui!

HUBERT, à Antoinette.

Lui!...

MAXIME, à la cantonade.

Je reviens tout de suite, mon bon Adolphe!

ANTOINETTE, à part.

Ah! non, tu ne reviendras pas. (Bas à Hubert.) Laissez-moi...

HUBERT.

Avec?...

ANTOINETTE.

Je ne peux pourtant pas le renvoyer devant vous?

HUBERT.

C'est vrai.

ANTOINETTE, montrant le fond.

Attendez par là.

MAXIME, entrant et voyant Hubert, à part.

Hubert!... Diable! Il va me gêner.

HUBERT, saluant Antoinette.

Madame...

ANTOINETTE.

Monsieur...

MAXIME.

Ce n'est pas moi qui te renvoie?

HUBERT.

Au contraire.

Il sort par le fond.

SCENE XIII

ANTOINETTE, MAXIME.

ANTOINETTE, voyant sortir Hubert, à part.

Ouf!... Et maintenant, il n'y a pas une minute à perdre!

MAXIME.

Mais vous vous êtes trompée... Mais votre mari n'a aucun soupçon... Et quand il a su que j'étais de Châteauroux...

ANTOINETTE, sursautant.

Hein! Vous êtes aussi?...

MAXIME.

Non, mais ça avait l'air de lui faire tant de plaisir que j'en sois, que j'ai changé de département.

ANTOINETTE, à part.

Il n'était que temps!

MAXIME.

Avant huit jours, nous serons inséparables!

ANTOINETTE, à part.

Inséparables!... Ils s'accrochent de plus en plus!... Comment les décrocher? (Frappée d'une idée.) Ah! il faut que ce soit mon mari lui-même qui le mette à la porte!

MAXIME, avec élan.

Antoinette!... Eh bien, qu'avez-vous?

ANTOINETTE, vivement, à Maxime.

Vous m'aimez, n'est-ce pas?

MAXIME.

Si je vous aime!

ANTOINETTE.

Vous voulez que je vous écrive : Vive la Pologne?

MAXIME, vivement.

Ah! non! Vive la Pologne, c'est à Saint-Sulpice!... Vive la Russie! chez moi!

ANTOINETTE.

Vive la Russie... oui... Eh bien, mettez-vous à mes genoux et ne vous étonnez de rien.

MAXIME.

Mais...

ANTOINETTE, le faisant tomber à genoux.

Mettez-vous donc à genoux!

MAXIME, ahuri, à genoux.

Oui.

ANTOINETTE.

Et prenez-moi les mains... Prenez donc!

MAXIME, ahuri.

Oui.

VOIX DE MONTUREUX.

Maxime!

MAXIME, voulant se lever.

Votre mari m'appelle.

ANTOINETTE, l'en empêchant.

Non... ne bougez donc pas!

MAXIME.

Mais si, il a dit : « Maxime! »

ANTOINETTE.

Mais non, ce n'est pas lui, c'est moi...

VOIX DE MONTUREUX.

Maxime!

ANTOINETTE, couvrant la voix de son mari.

Maxime!.. Maxime!.. Embrassez-moi les mains!..

MAXIME, embrassant avec feu.

Antoinette!...

VOIX DE MONTUREUX.

Maxime!...

ANTOINETTE, même jeu que plus haut.

Maxime!... Dites-moi que vous m'aimez!

MAXIME.

Je vous aime!

ANTOINETTE.

Mieux que ça!

MAXIME.

Je t'aime!

ANTOINETTE.

Plus fort!

MAXIME.

Je t'adore!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MONTUREUX, puis HUBERT.

MONTUREUX, paraissant.

Eh bien?... (A part. stupéfié de ce qu'il voit.) Ah!!

ANTOINETTE, à part, voyant son mari.

Enfin!

MAXIME, sans voir Montureux.

Je t'adore... Je t'ado...

ANTOINETTE, lui coupant la parole et jouant l'indignation tout en serrant les poignets de Maxime.

Lâchez-moi, monsieur, lâchez-moi!

MONTUREUX, descendant.

Ah! par exemple!

MAXIME, poussant un cri.

Montureux!

Il veut se lever.

ANTOINETTE, l'en empêchant.

Non, monsieur, restez! je veux que mon mari vous voie ainsi!

MONTUREUX, accablé.

Maxi...

ANTOINETTE, avec une indignation jouée.

Oui, monsieur Maxime de Thorcy, votre ami, votre frère, à mes genoux! Et savez-vous ce qu'il me demandait? D'être sa maîtresse!...

MONTUREUX, indigné.

Lui?

MAXIME.

Je... je...

MONTUREUX, poussant un cri et gaîment.

Ah! j'y suis! c'est encore une farce!

MAXIME, vivement.

Oui!

ANTOINETTE.

Mais non!... (Hubert paraît au fond.) Entrez, monsieur Grisolles, entrez, vous n'êtes pas de trop! (Désignant Maxime.) Monsieur me demandait à genoux d'être sa maîtresse et mon mari croit que c'est une farce!

HUBERT.

Une farce! Mais voilà deux mois qu'il fait la cour à ta femme!

ANTOINETTE, triomphante.

Là!

MONTUREUX, anéanti.

Hein? Ce n'est pas une farce?

MAXIME, à part.

Je suis abruti!

ANTOINETTE, à Montureux.

Eh bien, mon ami, qu'est-ce que tu attends pour mettre monsieur à la porte?

MONTUREUX.

C'est vrai! (Très digne.) Sortez, monsieur!

Maxime hésite, regarde Montureux, regarde Antoinette, ne sachant que faire.

ANTOINETTE, allant à lui lentement, en le regardant bien en face.

Mais sortez donc, monsieur, puisqu'on vous le dit.

MAXIME.

Bien.

Il prend son chapeau et remonte.

ANTOINETTE, comme à elle-même, avec satisfaction.

Ça y est !

HUBERT, se méprenant et tout bas à Antoinette.

Merci !

MAXIME, à part, au moment de sortir.

C'est égal, elle a eu beau me dire : Ne vous étonnez de rien !

Il sort très tranquillement par le fond.

ANTOINETTE, à part.

Eh bien, si jamais celui-là se lie avec mon mari !...

SCÈNE XV

ANTOINETTE, MONTUREUX, HUBERT.

MONTUREUX, regardant sortir Maxime et avec amertume.

Un homme à qui j'aurais confié cent mille francs, sans reçu !... A qui se fier en ce monde !

ANTOINETTE, lui désignant Hubert, et doucement.

A lui, mon ami.

MONTUREUX, encore vexé.

Eh bien, et le vase japonais ?

ANTOINETTE.

Il m'a tout expliqué... il croyait qu'il était vrai ! (L'encourageant à faire la paix.) Allons ! (Elle remonte et passant près d'Hubert elle l'encourage aussi.) Allons !

Pendant qu'Antoinette remonte tout à fait, Montureux et Hubert se regardent gênés, contraints, puis enfin.

MONTUREUX, ému.

Hu...

HUBERT, même jeu.

A...

MONTUREUX, même jeu.

Hu... Hu...

HUBERT, même jeu.

A... A...

MONTUREUX, ouvrant les bras.

Hubert !

HUBERT.

Adolphe !

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Puis ils se séparent cherchant quelque chose à se dire, ne trouvent rien et se regardent avec embarras. Antoinette sourit, prend près de la fenêtre la petite table sur laquelle est la boîte de dominos, l'apporte à droite, près du fauteuil, puis renverse les dominos sur la table. A ce bruit, les deux hommes se retournent. Antoinette va prendre une chaise, l'apporte près de la table. Les deux hommes debout commencent à remuer les dominos, leurs mains se rencontrent, ils ont une étreinte muette, poussent un soupir de soulagement, puis redevenus mieux à leur aise, plus gais, ils s'asseoient et continuent à remuer les dominos. Pendant ce jeu de scène, qu'elle a suivi du regard, Antoinette est allée tranquillement s'installer à la table de gauche, a pris une feuille de papier, une plume, et se dispose à écrire.

HUBERT, prenant un domino et gaiment.

A qui la pose ?

ANTOINETTE, à part.

A moi!... (Ecrivant.) M. Maxime de Thorey... Vive la Russie! (A l'adresse d'Hubert avec un air de triomphe.) Mêssieu!

Rideau.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

PQ 2197 B4M36

Bilhaud, Paul
M'amour

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY